

PER

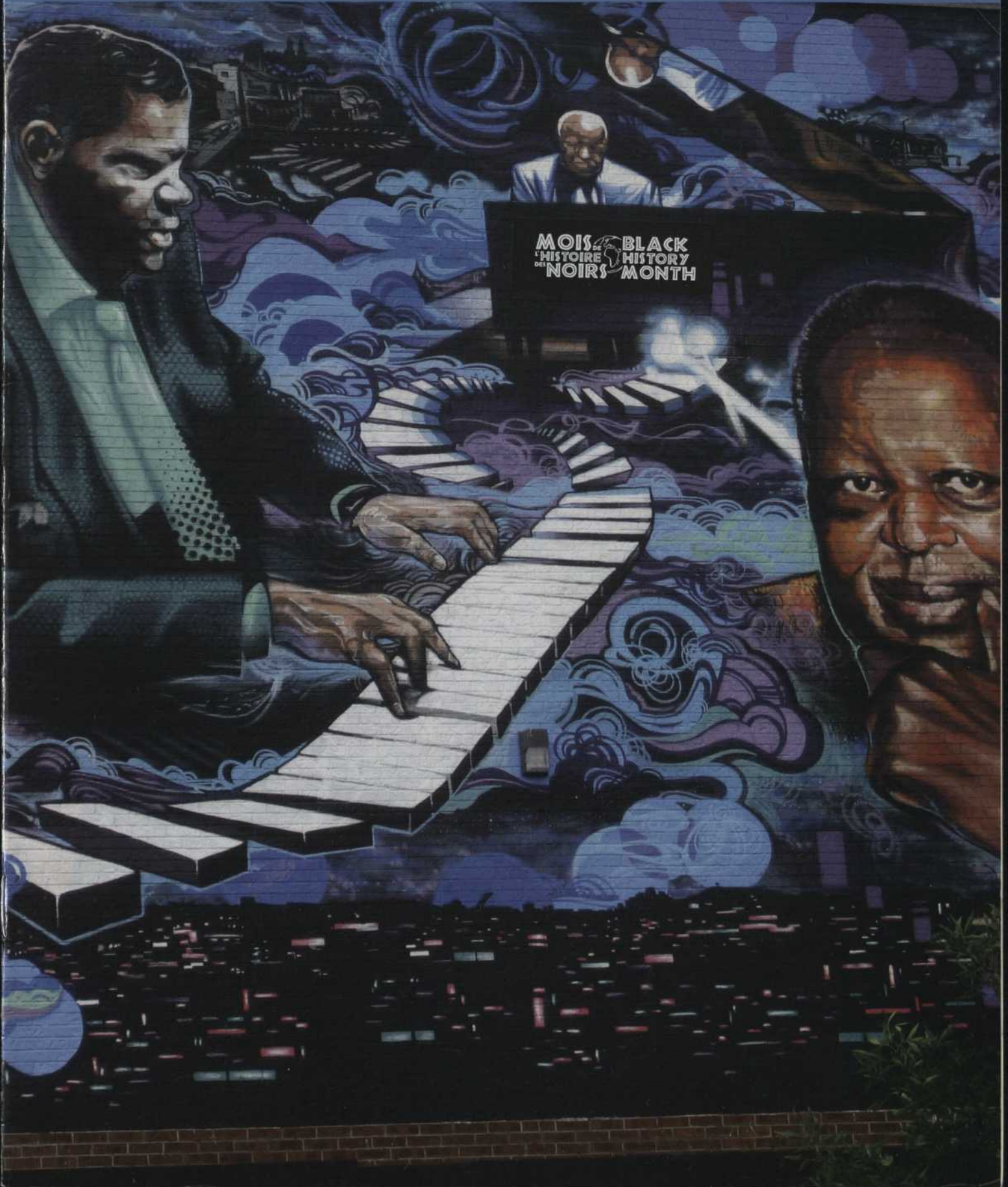
J-451

BAnQ

# Reflet de Société

Un regard différent sur notre société

Vol. 21 N° 2 Février - Mars 2013





# Mélanie Gauthier

Depuis aussi longtemps que je me souviens j'exerce une certaine fascination pour tout ce qui est fantaisiste et mystérieux... Dessiner m'a permis de m'évader du stress quotidien, de cette vie difficile qu'est la mienne et m'a permis d'avoir des contrats afin d'être plus confortable!

Je suis une passionnée des balades en nature, des jeux et des livres où évoluent des êtres surnaturels dans un univers où la nature et les éléments sont prédominants... Tout ce qui stimule mon imaginaire, je le transpose sur papier afin de partager avec des gens comme vous ma vision colorée d'un monde merveilleux...

*Mélanie Gauthier vous présente sa collection d'images. Elles sont disponibles en cartes de vœux avec enveloppe pour 4\$, affiche 8 par 11 pour 5\$, sur un T-Shirt blanc pour 20\$ ou encore sur un Sweat-shirt gris pour 40\$. Les vêtements sont disponibles dans les grandeurs petit, médium, large et extra-large.*



[www.editionstnt.com/melanie-gauthier](http://www.editionstnt.com/melanie-gauthier)



*Une façon originale de soutenir l'artiste  
et de personnaliser vos cadeaux et souvenirs.*

*Merci pour votre visite et votre présence.*

# Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion  
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager  
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,  
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont  
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre  
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

*Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.*

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 fax: (514) 256-9444  
Sans frais : 1-877-256-9009 [info@refletdesociete.com](mailto:info@refletdesociete.com) [www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)



ISSN 1615-4774

# Éditorial

## Le prix Droits et Libertés



RAYMOND VIGER

[www.raymondviger.wordpress.com](http://www.raymondviger.wordpress.com)

Le 6 décembre dernier, notre organisme a reçu de la *Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse* le prix Droits et Libertés 2012.

Après 20 années d'implication auprès de jeunes marginalisés, la reconnaissance reçue est une tape dans le dos de l'équipe pour continuer sa présence auprès des jeunes.

Le prix Droits et Libertés vient rejoindre d'autres prix que l'organisme a cumulés au cours des années :

- Le prix Iso-Famille pour la qualité de la relation Travail-Famille;
- À 3 reprises, une mention d'excellence par le Ministère des Relations avec les citoyens à l'occasion des prix Claire-Bonenfant pour la qualité de ses valeurs démocratiques et son action auprès des jeunes;
- Récipiendaire du titre magazine de l'année par l'Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM) et plusieurs reconnaissances en journalisme;
- Une cinquantaine de prix en journalisme, majoritairement de l'Association des médias écrits com-

munautaires du Québec (AMECQ);

- Mention d'honneur du solliciteur général du Canada pour notre implication dans la Stratégie nationale sur la sécurité communautaire et la prévention du crime;
- À 3 reprises, champion de la croissance sur 5 ans au Québec par *L'actualité* et au Canada par *Profit 100*.

Pendant ces 20 années, sans subventions, nous avons travaillé la croissance de l'organisme. Les changements de règles dans les 3 paliers gouvernementaux nous auront aussi amenés à gérer la décroissance.

Dans tous ces changements sociaux, nous tentons de garder la tête hors de l'eau et de continuer notre intervention auprès des jeunes.

Je remercie la *Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse* pour ce prix qui nous a été remis.

### Les 20 ans de l'organisme

En septembre dernier, le Journal de la Rue a fêté ses 20 ans. Le Café Graffiti a soufflé ses 15 bougies. Malgré vents et marées, nous sommes encore et toujours en poste pour soutenir de jeunes marginalisés.

Notre intervention continue de s'ajuster et de s'adapter aux jeunes qui utilisent nos services. Parce que le jeune est au cœur de notre mission et qu'il le demeurera.

### Le Mois de l'histoire des Noirs

Février est le mois consacré à l'histoire des Noirs. C'est pourquoi *Reflète de Société* a trouvé intéressant d'en faire un dossier spécial sur le sujet.

Le terme «discrimination» n'avait aucune connotation négative au départ, mais il est rapidement devenu synonyme de racisme, surtout envers les Noirs qui l'ont subi trop longtemps dans nos sociétés.

Pour contrebalancer ces décennies de racisme, certains groupes sociaux ou politiques ont mis des règles de discrimination positive envers les Noirs et les femmes. L'objectif était d'en arriver à retrouver un juste équilibre social.

Si, pour augmenter le nombre de Noirs dans une profession ou un métier, j'établis une règle stipulant qu'à *compétence égale* on favorise l'embauche d'un Noir, je vais tranquillement augmenter le nombre de Noirs pertinents et qualifiés. Je peux aller dans les écoles, rencontrer des groupes de Noirs, les aider à obtenir les prérequis, les motiver dans leurs choix de carrière... Quand on donne du temps à une action sociale, on peut arriver à des fins justes et heureuses.

Cependant, il faut veiller à ne pas effectuer ces changements trop rapidement. Sinon, on risque d'entendre trop facilement: «On sait bien, il a été engagé parce qu'il est Noir.»

Et si je dois congédier un Noir parce qu'il ne répond pas aux exigences de l'emploi, vais-je me faire taxer de raciste? Crier trop rapidement au racisme est une façon de faire du racisme à l'envers.

Racisme, discrimination positive, racisme à l'envers... La cohabitation sociale est une série de gestes que l'on doit bien doser pour en arriver à un juste équilibre et une harmonie durable.



## Message de la ministre déléguée aux Services sociaux et à la Protection de la jeunesse

Depuis maintenant 20 ans, le magazine *Reflet de Société* invite ses lecteurs à réfléchir sur une multitude de problématiques sociales, dans le double objectif d'éveiller la conscience citoyenne et de soutenir diverses actions directement auprès des jeunes les plus vulnérables de la société québécoise.

À titre de ministre déléguée aux Services sociaux et à la Protection de la jeunesse, je tiens à saluer cet engagement sincère et constant. Celui-ci est d'autant plus important qu'il soulève une force vive au sein de la population, laquelle favorise le mieux-être des jeunes et encourage leur quête d'autonomie.

Tant par ses articles d'information que par ses témoignages inspirants, *Reflet de Société* pose un regard juste sur la réalité plurielle des jeunes marginalisés. Depuis deux décennies maintenant, le magazine constitue une référence en matière de compréhension des enjeux rencontrés par ces jeunes aux parcours atypiques.

Je souhaite donc un joyeux 20<sup>e</sup> anniversaire à toute l'équipe du magazine, ainsi qu'une bonne continuité dans la poursuite de sa mission, qui se concrétise au bénéfice de la jeunesse québécoise, et qui rayonne sur notre société tout entière.

Véronique Hivon

Québec

# Reflet de Société



**Services aux abonnés**  
Changement d'adresse  
514 256-9000  
abonnes@refletdesociete.com

## Éditeur/ Rédacteur en chef

Raymond Viger  
514 256-4467  
raymondviger@hotmail.com

Notre mission:

le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

## Directrice administrative

Danielle Simard  
514 256-9000

journal@journaldelarue.ca  
PUBLICITÉ ET COMMANDITE

## Journalistes

Dominic Desmarais,  
Colin McGregor, Jean-Pierre Bellemare,  
Annabelle Bouanchaud,  
Normand Charest

## Collaborateurs

Louise Gagné,  
Nicole Viau,  
Jean-Claude Leclerc,

## Pupitre

Danielle Simard

## Photographes

Dj Stess, Vjeran Lisja  
Couverture ECP télévision

## Illustrations et infographie

Renart Léveillé, Mabi  
Juan Carlos Sanchez Lopez

## Correction

Normand Charest

## Café-Graffiti

514 259-6900

- Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
- Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)

### Membres de:

- Magazine Canada (CMPA)
- Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec (ROCAJQ)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.



**NE ME JETTE PAS**  
passe-moi à un ami  
6,95 \$ l'unité

**Centres d'appel**  
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal

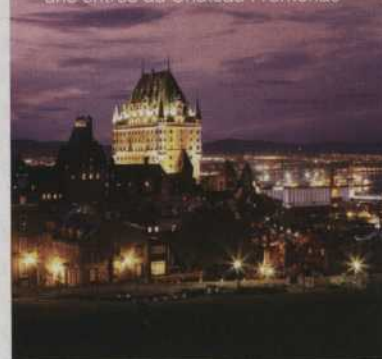
**Abonnement voir p.30**

## Reflet de Société

Un regard différent sur notre société

### Street Art:

une entrée au Château Frontenac



### Courrier du lecteur

#### 15 ans du Café Graffiti

Félicitations à toute l'équipe pour votre travail et votre implication auprès des jeunes. Beaucoup de jeunes n'auraient pas passé au travers sans votre présence. J'en sais quelque chose!

Charles, Valleyfield

#### Jocelyn Pelosse

Très inspirant de lire des histoires comme celle de Jocelyn Pelosse. Malgré la sclérose en plaques, il est devenu musicien et animateur radio. Rien pour l'arrêter. Bonne continuation!

Catherine Leblanc, Montréal

#### Luca Patuelli

L'histoire de Luca Patuelli est très inspirante. Il fait face à ses handicaps avec sérénité et acceptation en relevant des défis et aidant ses semblables. Quelle belle leçon qu'il donne aux jeunes et aux adultes. Il a sûrement eu des parents positifs et aimants pour voir la vie ainsi avec équilibre.

Bonne continuité. C'est un plaisir de vous lire. Je vais y chercher du positif.

Francine Lambert, Ste-Catherine

[WWW.refletdesociete.com](http://WWW.refletdesociete.com)

### Un peu d'amour

Toutes mes félicitations de donner votre temps et votre amour pour ces jeunes qui se sentent rejetés par plusieurs. Je suis voisine d'une maison de jeunes humains brisés par la vie. Plusieurs les rejettent, mais pour moi, un bonjour, un sourire, leur parler, leur offrir un petit travail... Tout ça leur montre qu'on les aime et qu'ils sont comme les autres. Continuez votre beau travail.

Monique Chiquette, Québec

### D'un couvert à l'autre

C'est une revue que je trouve formidable. Je la lis du début à la fin. Je la passe à d'autres pour qu'ils en profitent.

Françoise Desjardins, Rimouski

### Colin McGregor

Je suis toujours charmé et surpris de lire les articles de Colin McGregor. J'ai de la difficulté à m'imaginer qu'une plume aussi sensible puisse se retrouver dans une prison fédérale.

Nadia, Sherbrooke

### Toxicomanie

Je suis content de voir l'équilibre générationnel de vos articles. Nous avons eu des articles présentant la toxicomanie de jeunes. Dans le dernier numéro, c'était la toxicomanie d'un parent. Comme quoi les articles nous concernent tous!

Pierre Simard, Chambly

### L'implication

Bravo pour votre implication auprès des jeunes. Vous faites une différence.

Mélanie Gagnon, Val-d'Or

### Graffiti, Rive-Sud et Monk-e1

Plaisant de voir dans le dernier numéro le graffiteur Monk-e1 exposer ses toiles au Château Frontenac. Dans les mêmes temps, certains politiciens de la Rive-Sud l'avait pointé pour les ateliers graffiti qu'il offrait aux jeunes. Comme quoi la

reconnaissance ne se gagne pas en une seule journée!

Claude Blackburn, Longueuil

### Magazine et Internet

Le magazine *Reflét de Société* est le magazine qui dit les choses vraies tout comme le blogue de Raymond Viger! Bravo!

Michel Andreino

### Merci mille fois.

Pour ce travail si demandant. Bon courage, persévérance et énormément d'espoir au bout du tunnel. Je suis de tout cœur avec vous tous. Félicitations.

Odette Imbeault, Matane

### Prison de Cowansville

Je suis toujours surpris de voir la philosophie que Colin McGregor et Jean-Pierre Bellemare réussissent à intégrer et faire rayonner dans leurs textes. Quand je les lis, je me demande ce qu'ils peuvent bien faire encore en prison!

Bob, Laval

### Syndrome de la Tourette

Pour le reportage traitant du syndrome de la Tourette, nous avons oublié d'inclure le site Internet de l'Association Québécoise du Syndrome de la Tourette: <http://aqst.com/>

La rédaction



## L'AMECQ souligne le 20<sup>e</sup> anniversaire du *Reflét de Société*

C'est avec une grande joie que l'Association des médias écrits communautaires du Québec tient à souligner le vingtième anniversaire du magazine communautaire *Reflét de Société*.

Au cours des 20 dernières années, *Reflét de Société* a réussi à créer ce sentiment de fierté qui en fait un magazine communautaire de premier plan.

En plus de s'impliquer socialement dans son milieu, *Reflét de Société* a toujours su présenter une information journalistique et une conception graphique de qualité.

Bon anniversaire et longue vie au *Reflét de Société*!

Le président de l'AMECQ,

Daniel Pezat

### Des Noirs dans l'histoire du Québec

NORMAND CHAREST

**Pendant longtemps nos livres d'histoire n'en ont pas parlé, mais c'est un fait avéré: les Noirs ont été présents chez nous depuis les débuts de la colonie.**

Un Noir, Mathieu Da Costa, accompagnait déjà Samuel de Champlain en 1606-1607, avant la fondation de la ville de Québec. Il agissait comme interprète, parce qu'il connaissait la langue des Micmacs, avec lesquels Champlain faisait la traite des fourrures.

#### Esclaves et domestiques

Le premier cas d'esclavage documenté en Nouvelle-France est celui d'un jeune Noir ayant «appartenu» à des Anglais et «acheté» par Guillaume Couillard. En 1709, une ordonnance légalise l'esclavage. Les deux tiers des esclaves sont des Amérindiens, tandis que les Noirs forment l'autre tiers (soit 1400 sur une période d'un siècle) travaillant surtout comme domestiques.

On connaît maintenant le cas tragique de la jeune domestique Marie-Joseph-Angélique, pendue près de la Pointe-à-Callière, après avoir prétendument allumé un feu qui brûla la moitié de Montréal. Elle aurait réagi ainsi après que sa maî-

tresse l'ait empêché de marier celui qu'elle aimait.

L'esclavage continue sous le régime anglais. On annonce même la vente d'esclaves dans la *Gazette* de Québec. La première marche contre l'esclavage a lieu à Montréal en 1793, mais son abolition officielle ne se fait qu'en 1833. Les Noirs libérés se mêlent alors à la population, se mariant à des Amérindiens ou des Français.

Il existe maintenant une rue Mathieu-Da-Costa à Québec et une autre à Montréal, dans le quartier Pointe-aux-Trembles. On a aussi inauguré, en février 2012, une place Marie-Josèphe-Angélique à côté du métro Champ-de-Mars, à proximité du Vieux-Montréal.

#### Chemin de fer et jazz

La révolution industrielle amène de grands changements à Montréal. Le canal Lachine est creusé en 1825, le rail apparaît autour de 1850, le pont Victoria en 1860, tandis que les usines se multiplient, attirant beaucoup de travailleurs.

Le chemin de fer est le principal employeur des Noirs qui s'installent à proximité des gares, dans Saint-Henri et la future Pe-

tite-Bourgogne. Ils travaillent d'abord à sa construction pour ensuite devenir «porteurs», une appellation qui inclue les postes de service à l'intérieur des trains. L'habitude de réserver ces postes à des Noirs vient des compagnies américaines. Cette tradition sera encore bien vivante chez nous jusqu'à la fin des années 1950.

Mais les Noirs de Montréal se font surtout connaître par la musique. Dès l'ouverture du *Rockhead's Paradise* en 1928, le jazz de Montréal attire des amateurs de partout, bien avant l'actuel Festival de jazz. Les célèbres Oscar Peterson et Oliver Jones sont tous deux des «petits gars de Saint-Henri».

#### Vie militaire

On remarque la participation de la communauté noire à la vie militaire au Canada dès la guerre de 1812 contre les États-Unis, durant laquelle la *Company of Coloured Men* combat dans la région des Grands Lacs. Durant la Première Guerre mondiale (1914-1918), on voit même un *Canada's Black Battalion* basé en France.

Ils sont aussi nombreux à vouloir s'engager pour la Deuxième Guerre

### Un Noir à Québec au 18<sup>e</sup> siècle

Le plus grand roman québécois du 19<sup>e</sup> siècle, *Les Anciens Canadiens* (1863), par Philippe Aubert de Gaspé père, était jadis au programme de nos écoles secondaires. Ce n'est peut-être pas très frappant, mais on peut tomber par hasard sur une note vers la fin du livre où il est question d'un Noir vivant à Québec au 18<sup>e</sup> siècle: «À mon arrivée à Québec, vers l'âge de 9 ans [en 1795], pour aller à l'école, on semblait regretter un bon bourreau nommé Bob; c'était un nègre dont tout le monde semblait

faire des éloges. Cet Éthiopien aurait dû inspirer l'horreur qu'on éprouve pour les gens de son métier; mais tout au contraire, Bob entra dans les maisons comme les autres citoyens, jouissait d'un caractère d'honnêteté à toute épreuve, faisait les commissions, et tout le monde l'aimait. Il y avait, autant que je puis me souvenir, quelque chose de bien touchant dans l'histoire de Bob: il était victime de la fatalité, qui l'avait fait exécuter des hautes œuvres à son corps défendant. Il versait des larmes quand il s'acquittait de sa cruelle besogne.»

## Fiers de leur identité

mondiale (1939-1945), à cause de la crise économique et du chômage, mais la discrimination est encore très présente. À certains endroits, on affiche même: «*Negroes need not apply*», ce qui change tout de même à partir de 1941, autant au Canada qu'aux États-Unis.

Jusqu'au début des années 1950, les Noirs ne peuvent être servis dans certains établissements de Montréal. D'un autre côté, les Canadiens français sont aussi mal accueillis dans certains restaurants et commerces de l'ouest montréalais où ils sont obligés de parler anglais, et cela, jusqu'à la fin des années 1960.

### Immigration noire

De 1900 à 1930, la communauté noire de Montréal est formée en grande partie d'Américains travaillant pour le chemin de fer et de domestiques antillaises, les vieilles familles noires canadiennes ne représentant pas plus de 10% de leur communauté.

Pendant longtemps, le gouvernement canadien décourage l'immi-

gration noire. Jusqu'à l'instauration d'une politique non discriminatoire en 1967, qui favorise une entrée massive d'Antillais à Montréal. En 1967, il s'y trouve aussi 3000 étudiants Noirs provenant du tiers-monde.

De 1963 à 1972 arrivent 3539 professionnels haïtiens, des «exilés politiques volontaires», qui travaillent pour la plupart comme professeurs, médecins, infirmières, etc. Une proportion moins importante est due à l'immigration d'Américains voulant échapper aux préjugés du sud ou au service militaire.

Une deuxième vague d'immigration haïtienne, à partir de 1968, place ce groupe culturel au pre-

mier rang de la communauté noire de Montréal.

Contrairement à la première, cette deuxième vague est surtout composée de travailleurs peu ou pas spécialisés.

Les Antillais forment la moitié de la communauté noire anglophone. Tandis qu'une immigration africaine, moins importante, s'est ajoutée, autant anglophone que francophone, dont les représentants sont en général très instruits ou riches.

Depuis longtemps, les communautés noires ne sont plus limitées à leurs anciens quartiers. Elles se sont déplacées dans tous les quartiers de Montréal, mais aussi sur la Rive-Sud et sur la Rive-Nord.

### Éloge de l'autre

TAHAR BEN JELLOUN

«Celui qui marche d'un pas lent dans la rue de l'exil  
C'est toi  
C'est moi  
Regarde-le bien, ce n'est qu'un homme

Qu'importe le temps, la ressemblance, le sourire au bout des larmes

L'étranger a toujours un ciel froissé au fond des yeux

Aucun arbre arraché

Ne donne l'ombre qu'il faut

Ni le fruit qu'on attend

La solitude n'est pas un métier

Ni un déjeuner sur l'herbe

Une coquetterie de bohémiens

Demander l'asile est une offense

Une blessure avalée avec l'espoir qu'un jour

On s'étonnera d'être heureux ici ou là-bas.»

(*Que la blessure se ferme*, poèmes, Gallimard, 2012)

### À propos de l'auteur NC

Français d'origine marocaine, Tahar Ben Jelloun est surtout connu comme romancier. Mais il a aussi publié de nombreux essais, ainsi que de la poésie. Il faut aussi souligner deux de ses petits livres destinés à la jeunesse, dont le thème convient bien à notre dossier. Ce sont *Le racisme expliqué à ma fille* (1998 et 2009) et *L'islam expliqué aux enfants* (2002 et 2012). Deux excellentes publications.

### Références

- *La présence des Noirs dans la société québécoise d'hier et d'aujourd'hui*, Gouvernement du Québec, 1995.
- Dorothy W. Williams, *Les Noirs à Montréal* (Blacks in Montreal: 1628-1986), VLB Éditeur, 1998.

### Voir aussi:

- Denyse Beaugrand-Champagne, *Le procès de Marie-Josèphe Angélique*, Libre Expression, 2004, 295 p.
- Paul Fehmiu Brown, *Marie-Josèphe-Angélique*, 21 juin 1734, Saint-Léonard, Éditions 5 continents, 1998, 122 p.
- *Les Mains noires*, réalisation Tetchena Bellange, scénario Bianca Bellange et Tetchena Bellange, documentaire, 52 minutes, 2010.
- *Angélique*, réalisation Michael Jarvis, scénario Peter Farbridge, court-métrage (en anglais), 22 minutes, 1999.

### Des modèles positifs

NORMAND CHAREST

**Johnny Walker Bien-Aimé travaille au Café Graffiti depuis 1997. D'abord professeur de danse hip-hop, il a par la suite suivi plusieurs formations qui lui ont permis de devenir l'intervenant fort apprécié que connaissent bien les habitués du Café Graffiti. Nous avons souhaité le rencontrer pour recueillir ses impressions sur le Mois de l'histoire des Noirs.**

#### Pertinence

Lors d'une première conversation, Johnny nous a fait part de ses réserves sur une certaine façon de parler du racisme ou du Mois de l'histoire des Noirs, ici à Montréal. C'est de manière fort sympathique et chaleureuse qu'il poursuit maintenant sa réflexion avec nous: «Est-ce bien utile de commémorer tous

«Je respecte tous ceux qui se sont battus pour la reconnaissance des droits civiques des Noirs, dans le passé. Aujourd'hui, la situation n'est plus la même pour notre génération, et cela crée un certain malaise», dit-il.

«On se pose la question suivante: s'il y a un Mois des Noirs chez nous, ne devrions-nous pas aussi fêter l'histoire des autres ethnies? Il n'y a pas de Mois de l'histoire des Chinois ou des Juifs, par exemple.»

En effet, n'y a-t-il pas une contradiction entre ces commémorations ethniques et le fait de vouloir être reconnus comme citoyens à part entière, dans notre société? On a souvent reproché aux nationalistes québécois d'utiliser un «nous» qui ne représentait que les «pures

des écoles de danse). Il préfère agir dans un cadre plus large, non restrictif, qui inclut tous les citoyens du pays.

#### D'un pays à l'autre

La réflexion sur la pertinence de cet événement nous amène à réaliser que la situation n'est pas la même partout.

Selon sa propre expérience, Johnny a pu constater que la ségrégation n'est pas la même aux États-Unis, en France ou au Québec. Et que, par le fait même, le Mois de l'histoire des Noirs devrait prendre un sens différent à chacun de ces endroits.

En Floride, par exemple, les Noirs, les Hispaniques et les Blancs forment des communautés bien séparées. Et les couples mixtes ne sont pas bien vus. Des Noirs ne peuvent pas se promener librement dans des communautés protégées de retraités Blancs, même si ce sont des Noirs et des Hispaniques qui travaillent dans les résidences et que plusieurs des retraités sont des Québécois.

#### Ségrégation

En France, les banlieues des grandes villes sont presque exclusivement africaines et maghrébines. Dans le 10<sup>e</sup> arrondissement

...n'y a-t-il pas une contradiction entre ces commémorations ethniques et le fait de vouloir être reconnus comme citoyens à part entière...

les côtés sombres du passé, de fêter les massacres? Ne devrions-nous pas tout oublier pour aller de l'avant?... Bien sûr, il faut connaître toutes ces choses, pour ne pas qu'elles se répètent. Mais, en même temps, on ne doit pas vivre que sur des souvenirs négatifs.»

laines» d'origine française. On objectait, avec raison, qu'il ne pouvait y avoir deux classes de citoyens, quelle que soit notre origine.

C'est pourquoi Johnny refuse de demander des subventions réservées aux minorités visibles (pour

Lazy Legz

**PAS D'EXCUSES...PAS DE LIMITES**

T-shirt  
Lazy Legz

**19.95\$**  
+ taxes et transport.

Editionstnt.com/t-shirts 514-256-9000

## Fiers de leur identité



Photo: Dj Stress

Johnny Walker Bien-Aimé est intervenant au Café Graffiti

de Paris, un beau quartier, il se rappelle avoir été considéré comme un voyou, seulement parce qu'il était jeune et Noir.

Mais, surprise, la dame qui l'avait traité de voyou, à Paris, était maghrébine. «C'est terrible de se nuire ainsi entre nous, Maghrébins et Africains», lui avait-il répondu, «avant même que les Blancs n'interviennent. Le fait d'imposer une image de voyou aux jeunes Noirs ne va pas les aider. Au contraire, c'est ce genre d'attitude qui les pousse au gangstérisme, parce qu'ils ne voient pas d'autres issues: toutes les portes leur étant fermées d'avance.»

La ségrégation semble plus forte en France qu'ici. Le fait qu'elle com-

### Solidarité Québec / Haïti

Haïti, 3 ans après le séisme. Sous le thème du mois de l'histoire des Noirs, un vernissage vendredi le 8 février à 15:00 hres au Café Graffiti. Une exposition internationale qui durera jusqu'à la fin février. 4237 Ste-Catherine est Montréal. Pour informations: (514) 259-6900.

mence déjà parmi les minorités est encore plus triste. Même les Noirs des plus hautes classes sociales peuvent bloquer ceux des cités. «Les Blancs n'ont même pas besoin d'intervenir», nous dit Johnny, à demi sérieusement.

### Modèles positifs

Nous avons touché la question de la pertinence et des différences entre les pays. Mais il nous reste à reconnaître que la question identitaire est importante pour chacun de nous. Et que cela apporte un côté positif à cette célébration.

L'enfant noir, dans un pays de Blancs, est confronté à des modèles auxquels il ne ressemble pas. Il doit pouvoir en trouver qui conviennent à sa quête d'identité et à son estime de soi. Car chacun, quel qu'il soit, doit s'épanouir selon sa propre beauté et ses origines.

Les enfants ont besoin de modèles positifs *auxquels ils puissent ressembler*. Si on leur en offre dans leur communauté, on les éloignera ainsi des gangs de rue vers lesquels ils pourraient avoir la tentation de se réfugier.

Les modèles de Noirs ne doivent pas se limiter aux rappeurs, aux

sportifs, aux danseurs, aux musiciens, nous dit Johnny. Nous devons tous réaliser (et les jeunes avec nous) que les Noirs peuvent être présents à tous les échelons de la société (comme c'est déjà souvent le cas), et non pas seulement dans les sports et les spectacles.

Il y a là beaucoup d'éducation à faire, puisque les documents sur la contribution des Noirs à l'histoire commune ne sont pas très nombreux. Dans certains marchés haïtiens de Montréal, on trouve des affiches qui vont dans ce sens. Ces documents devraient être connus de tous.

Sait-on qu'il y a eu des philosophes africains durant l'Antiquité? Connaît-on les inventeurs noirs, les hommes de science, les artistes, les très nombreux écrivains et poètes noirs?

«Le footballeur français Lilian Thuram a écrit un livre formidable sur le sujet, qui porte le titre de *Mes étoiles noires*. Je le recommande à tous.

Ce genre d'informations fournirait un merveilleux tremplin pour éduquer les enfants des diverses ethnies, et pour les éloigner de la fausse solution du gangstérisme», nous dit Johnny avec beaucoup de conviction.

## Un Noir chez les Amérindiens au 16<sup>e</sup> siècle

On trouve aussi ce passage dans un récent livre de Serge Bouchard, *C'était au temps des mammouths laineux* (2012), à propos d'un Noir chez les Amérindiens au début du 16<sup>e</sup> siècle:

«L'aventure espagnole en Amérique, c'est aussi Esteban, un Noir mahométan, originaire du Soudan, mais esclave en Égypte, capturé par les chrétiens espagnols en Méditerranée avant de rejoindre l'armada pour les Amériques, au service aveugle des conquistadores Narvaez et Coronado, explorateurs débridés, malheureux, Esteban qui survécut pendant une décennie dans des territoires inconnus, pieds nus entre Tallahassee et Santa Fe, passant pour un grand dieu noir aux yeux des Amérindiens, jusqu'à ce que ceux-ci, las de s'interroger, l'égorge dans un pueblo zuñi, pour avoir séduit des vierges et offensé un chef.»

### Redonner ses couleurs à l'histoire de l'humanité

NORMAND CHAREST

**Né en 1972, Lilian Thuram a connu une grande carrière de footballeur. En 2008, il a mis sur pied la fondation *Éducation contre le racisme*. Nous avons parcouru son livre *Mes étoiles noires*, chaudement recommandé par Johnny Walker Bien-Aimé.**

Enfant, Lilian était le seul Noir de sa classe, et il constata bien vite que l'histoire de ses ancêtres était absente des livres d'école. La seule fois où on en parlait, c'était pour dire que les Noirs avaient été les esclaves des Blancs. Cela l'a choqué. Il s'est «senté estampillé, marqué au fer, et bien seul dans cette classe que je regardais désormais autrement et qui me regardait aussi peut-être d'une autre façon».

Déjà, ce début d'introduction est génial, parce qu'il réussit parfaitement à nous mettre dans la peau de cet enfant Noir. À nous faire ressentir directement son désarroi. C'est clair. On comprend bien maintenant le but de son livre : celui de fournir aux enfants une his-

toire et des modèles où ils pourront se retrouver.

«Il est aberrant que les enfants ne sachent toujours pas qu'il n'y a qu'une seule espèce d'homme, l'*Homo sapiens*... le jour où l'histoire des grandes civilisations africaines, asiatiques ou amérindiennes, telles que celles du Mali, de l'Inde ou du Mexique, sera enseignée, les mentalités évolueront.»

«Si nous voulons vraiment changer notre société, lutter contre le racisme, ce n'est pas sur la discrimination positive ni sur le communautarisme qu'il faut compter... Il

«...le jour où l'histoire des grandes civilisations africaines, asiatiques ou amérindiennes, telles que celles du Mali, de l'Inde ou du Mexique, sera enseignée, les mentalités évolueront.»

n'y a pas d'histoire noire ou d'histoire blanche. C'est tout le passé du monde que nous devons reprendre pour mieux nous comprendre et préparer l'avenir de nos enfants. Par ce livre, j'espère y contribuer.»

#### Des pharaons noirs

Dans la quarantaine de chapitres qui suivent, l'auteur survole l'histoire de l'humanité. Nous apprendrons, entre autres, l'existence d'une dynastie de pharaons noirs en Égypte. Certains historiens avanceront même que la population égyptienne serait descendue graduellement de l'Éthiopie jusqu'à la mer, en suivant le Nil.

Le penseur Ésope de l'Antiquité grecque (7<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> s. av. J.-C.), auteur

de fables qui ont influencé l'Europe, était en réalité un esclave nubien, avant d'être affranchi. Ses fables, très populaires au 17<sup>e</sup> siècle, ont été reprises par La Fontaine qui leur a donné la forme rimée que l'on connaît bien.

#### Fables de La Fontaine

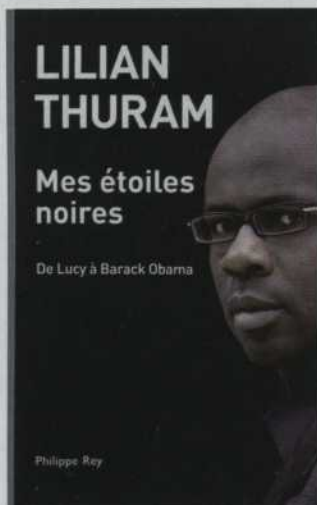
«Tous les enfants connaissent les fables de La Fontaine. Il serait bon que les professeurs expliquent le lien entre Ésope et La Fontaine, le Noir et le Blanc. Dire aux élèves que l'intelligence n'a pas de couleur, c'est éduquer contre le racisme avec sensibilité, intelligence et humour.»

On aimerait citer au complet le «Serment des chasseurs du Manden», composé dans l'empire du Mali, en 1222. On y parle du respect de toute vie, ainsi que de la fin de l'esclavage:

- «Chacun dispose désormais de sa personne,
- Chacun est libre de ses actes,
- Chacun dispose désormais des fruits de son travail.

Tel est le serment du Manden à l'adresse des oreilles du monde entier.»

Une reine d'Angola au 17<sup>e</sup> siècle instaure la parité homme femme dans l'administration. Lorsque les Portugais arrivent au Kongo



en 1482, ils découvrent un grand royaume dont les habitants sont «civilisés jusqu'à la moelle des os! L'idée du Nègre barbare est une invention européenne», écrit l'anthropologue allemand Leo Frobenius en 1911.

Au 18<sup>e</sup> siècle, un garçon du Cameroun deviendra page du sultan d'Istanbul. Avant d'être adopté par le tsar Pierre le Grand de Russie, qui l'élèvera comme son fils. Il deviendra le général en chef de l'armée impériale russe.

#### Poète russe noir

Alexandre Pouchkine (1799-1837), le plus grand poète russe, sera son descendant: «Il n'y a que moi dans la littérature russe qui comptasse un Nègre parmi ses ancêtres», écrira-t-il. Dans ses écrits, il défendra la cause de ses «frères noirs» contre leur esclavage aux États-Unis. Malgré la blancheur de ses parents, il avait hérité de la peau bistre et des cheveux ondulés de son lointain aïeul.

Au 18<sup>e</sup> siècle, le chevalier de Saint-Georges, grand musicien et com-

positeur, deviendra le premier colonel noir de l'histoire de France. Un de ses chefs d'escadron sera Thomas Alexandre Dumas, d'origine haïtienne, père de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo*.

#### Martin Luther King

Au niveau de la science, le livre nous offre un plein chapitre de personnalités: «Avant de partir au travail, disait le pasteur Martin Luther King, sachez que la moitié de toutes les choses et des appareils que nous avons utilisés chez nous ont été inventés par des Noirs.»

Lampe électrique, réfrigérateur, antenne parabolique, divan convertible, lit pliant, planche à repasser, arroseur de pelouse, manèges, piano mécanique, plume à réservoir, taille-crayon, sucre en morceaux, moissonneuse, baratte, véhicules frigorifiques, poussette, feux de circulation, boîte de vitesse automatique, masque à gaz, première opération à cœur ouvert, transfusion sanguine, stimulateur cardiaque, opération de la cataracte au laser, téléphone cellulaire,

## Fiers de leur identité

disquette informatique... et la liste continue.

En définitive, l'auteur atteint son but avec ce livre : celui de nous démontrer que nous formons une seule grande famille humaine. Et que nous pouvons exceller dans tous les domaines de la vie: quels que soient notre couleur, notre ethnie, notre sexe, etc. Ce que l'histoire nous montre bien... À condition de la libérer de la censure qui l'avait obstruée jusqu'à maintenant!

Le livre: Lilian Thuram, *Mes étoiles noires*, éd. Philippe Rey, 2010; version de poche aux éd. Points.

#### Un site Web à visiter

Le site de la *Fondation Lilian Thuram - Éducation contre le racisme* est superbe. Il faut absolument le visiter. On y cite, entre autres, cette pensée de Einstein: «Le monde est dangereux à vivre. Non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire.» [www.thuram.org](http://www.thuram.org)



Toile de Monk-el

Les Fondations Reposent sur les Origines, FRO encourage les gens des communautés noires à porter leurs cheveux naturels, c'est là le premier, le plus simple et le plus visible indice d'affirmation et de fierté.

## Festival Fro 2013

4 février au 18 février

Visitez notre site internet pour connaître nos activités  
[www.fondationfro.com](http://www.fondationfro.com)

# L'imposture

## La prostitution mise à nu

ANNABELLE BOUANCHAUD

**«L'imposture», un documentaire réalisé par la cinéaste engagée Ève Lamont, a été présenté le mercredi 18 avril 2012 à l'ONF (Office national du film) sur la rue Saint-Denis à Montréal.**

Dès mon entrée en salle, j'ai été agréablement surprise par l'hétérogénéité du public: femmes, hommes, jeunes et personnes âgées étaient présents. Ève Lamont commence par expliquer, avec émotion, le contexte du documentaire pour lequel elle a rencontré plusieurs femmes, d'âges et de cultures différentes, à travers tout le Québec. Elle souligne que chacune d'entre elles «avaient beaucoup de courage. Généralement les femmes ayant fait de la prostitution ont des difficultés à en parler».

Chaque femme devrait avoir la possibilité de retrouver le contrôle sur sa vie et la force de s'aider pour ne plus se détruire.

J'ai été saisie par l'émotion de ces femmes, par leur sincérité troublante et leur courage. Ces femmes démontrent avec authenticité les difficultés, la pauvreté et la solitude auxquelles elles doivent faire face, même après être sorties de la prostitution. Une grande finesse se dégage de chaque scène. L'envers de la prostitution est brutalement mis à nu.

### Survivre

Ces femmes luttent quotidiennement pour survivre alors que, paradoxalement, l'industrie du sexe se fait beaucoup d'argent avec leurs services sexuels. Elles subissent des dégradations morales et phy-

siques importantes: «la première fois, j'ai tué quelque chose de mon âme, quelque chose de profond», témoigne une ancienne prostituée. La prostitution est un véritable fléau social.

L'étincelle s'est éteinte dans la plupart des cœurs de ces femmes. Le milieu les tue à petit feu: «À chaque jour que tu fais ça, l'ambition d'être quelqu'un, d'avoir un avenir... s'éteint». Le milieu de la prostitution a un véritable impact sur leur identité: «ce n'est pas un travail, c'est un mode de survie qui nous tue au lieu de nous aider».

Elles doivent apprendre à se faire une carapace, à se dissocier de leur corps au risque d'en perdre la sensibilité du toucher. Une femme

expliquait que «dans le monde du sexe, il n'y a pas de limites, plus les hommes donnent de l'argent, plus il faut leur en donner». C'est un cercle vicieux dont il est difficile de se défaire. La consommation de drogue et d'alcool n'arrangent rien et solidifie ce cercle destructeur.

Si la prostitution est le travail le plus vieux du monde, est-ce une raison de le légitimer? Devons-nous accepter qu'un tel travail ait cet impact sur des personnes vulnérables?

En fait, la prostitution n'est un travail que parce que des clients l'exigent. Ceux-ci sont rarement

pointés du doigt ou incriminés, contrairement aux femmes que l'on accable si facilement.

### La prostitution, un choix?

La prostitution «ce n'est pas un choix» mais plutôt un manque de choix. Lorsqu'une femme se retrouve en situation de grande précarité, avec ou sans enfants, la notion de survie (nourriture, logement, soin...) la mène à gagner l'argent facilement. Ce manque de choix la conduit vers l'industrie du sexe.

Un grand nombre d'entre elles ont été victimes d'abus sexuel. Est-ce acceptable que ces femmes vulnérables n'aient pas d'autres solutions? La société doit réorganiser ses politiques sociales et s'équiper de programmes pour aider de façon efficace et pragmatique ces femmes aux prises avec de grandes difficultés.

Après le visionnement, un débat s'organise avec le public. La réalisatrice y participe ainsi que quatre panélistes: Julie Miville-Deschênes, présidente du Conseil du statut de la femme du Québec, Maria Mourani, députée d'Ahuntsic et porte parole du Bloc Québécois en matière de justice, de sécurité publique, d'environnement, de transport et de condition féminine, Stéphanie Charron de la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES) et Justine, une survivante de la prostitution.

### Décriminaliser la prostitution

Le documentaire permet de mieux comprendre l'importance de la décision du 26 mars 2012 de la Cour d'Appel de l'Ontario. Selon la revue

*Prostitution et Société*, la décision «reconnait que la prostitution est toujours dangereuse en soi mais opte pour la décriminalisation des maisons de débauche. Elle maintient en revanche l'interdiction de la sollicitation dans la rue. En clair, les bordels sont légitimés. D'autant plus que le racolage dans la rue reste interdit. La prostitution devra donc être cantonnée derrière des murs».

Les panélistes en viennent à se poser la question suivante: est-ce vraiment plus sécuritaire? Légaliser les maisons closes viendrait à «rendre invisible la violence faite aux femmes et décriminaliser le comportement des clients», expliquent-elles.

Justine démontre par son courage et sa détermination, qu'il est possible de sortir de cet enfer. Sa vie a pris un tout autre chemin lors de la naissance de son enfant: «tu vois tout différemment, la musique, la télévision... Tu te bats».

Chaque femme devrait avoir la possibilité de retrouver le contrôle sur sa vie et la force de s'aimer pour ne plus se détruire. Stéphanie Charon souligne à plusieurs reprises le courage et la force de ces femmes.

#### **Projet de loi**

Sur le plan politique, Maria Mourani a présenté son projet de loi visant à lutter contre la traite et le proxénétisme en imposant des peines plus sévères. On peut régler le problème en profondeur en s'attaquant directement aux consommateurs du sexe, même hors des frontières canadiennes (législation extraterritoriale) afin d'aider les immigrantes forcées de se prostituer.

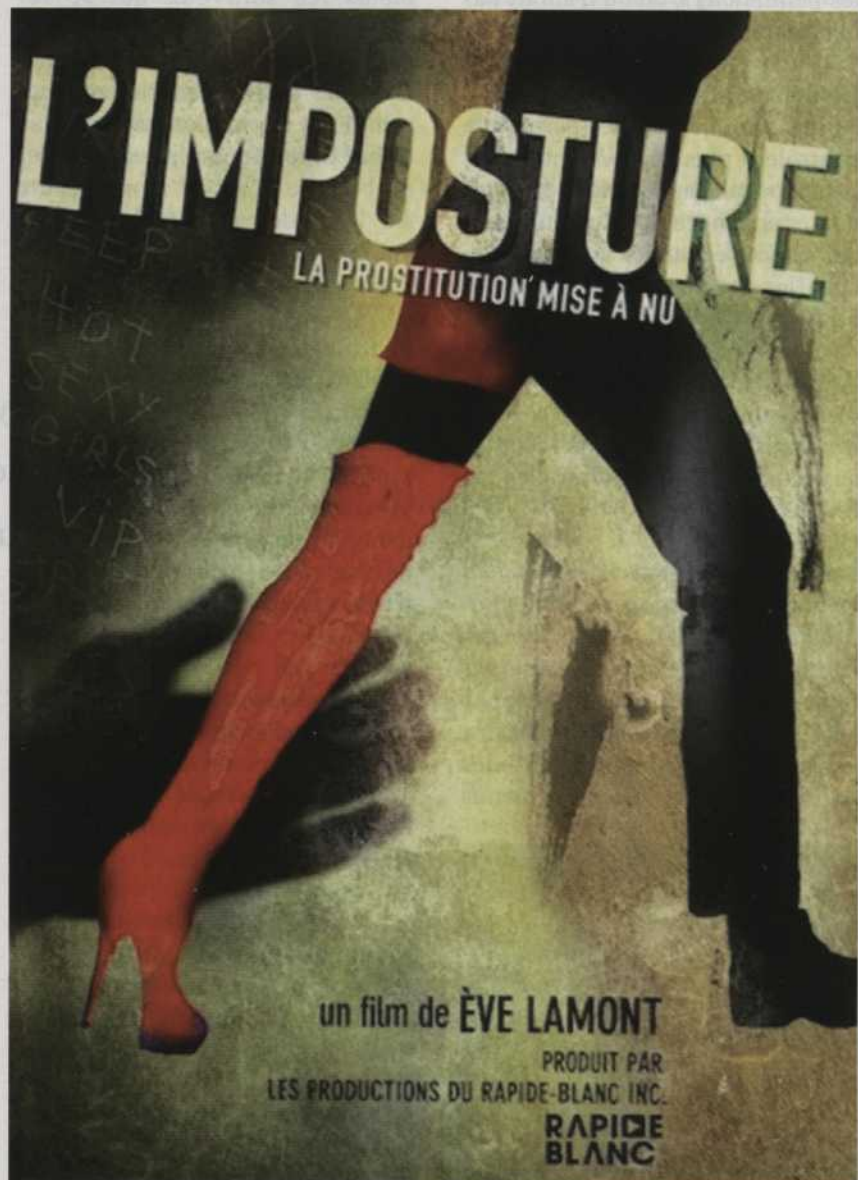
Il est important de rappeler qu'il y a un vide politique manifeste sur ce sujet. Il n'existe pas réellement de politique sociale pour lutter contre la prostitution, permettant à ces

femmes vulnérables d'être aidées et soutenues dans leur combat. Une thérapie pour lutter contre la drogue et retrouver une vie sexuelle normale, des groupes d'entraide avec des pairs... devraient leur être proposés afin de leur permettre de se réinsérer socialement et professionnellement. Pour expliquer ce manque de moyens, il faut voir le laisser-faire de l'industrie du sexe et la banalisation de la violence sexuelle sous toutes ses formes.

La prostitution est une véritable problématique sociale au Canada. Il est important de rappeler la dif-

ficulté à laquelle doivent faire face les prostituées lorsqu'une action en justice est lancée. Devant la difficulté à trouver des preuves et parce qu'elles ont peur de la violence de leurs proxénètes et de l'inefficacité de la justice, elles préfèrent se taire. Il est grand temps de prendre conscience de l'ampleur de ce phénomène sociétal.

À en juger par les réactions du public, l'œuvre d'Ève Lamont s'avère être un «coup de poing» social empreint d'émotion et de sincérité à l'état brut, grâce aux témoignages de ces femmes courageuses!



# ACCOMMODEMENT CARCÉRAL!

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANSVILLE

**À l'intérieur des murs, nous sommes nous aussi soumis à la loi dérangeante des accommodements raisonnables.**

La mise en place de cette politique en milieu carcéral, dans le but d'accommoder les minorités, continue de susciter la discorde, de manière considérable. On aurait cherché un moyen de foutre le bordel dans les pénitenciers, qu'on n'aurait pas trouvé mieux.

## Diviser pour régner

Je sais bien que diviser permet de contrôler plus facilement, mais cette nouvelle approche accommodante engendre un ressentiment qui semble échapper aux ronds de cuir (les cadres de la fonction publique).

S'il existe une grande source de dissension au pénitencier, c'est bien tous ces passe-droits accordés aux communautés culturelles ou religieuses.

## Des frigos à l'église

Depuis l'application de cette politique au pénitencier, des congélateurs sont dorénavant réservés à une minorité, de même pour l'accès à certaine salle, à certains ustensiles de cuisine, des périodes particulières pour prier, des menus

particuliers, des terrains réservés... nommez-les, ils les ont.

Si vous êtes un Noir anglophone d'origine juive avec un parent autochtone, vous avez l'accès à tout ce qu'aucun Blanc catholique de langue française ne pourra jamais avoir.

Sur l'échelle des accommodements, ce sont eux qui se retrouvent au plus bas, au dernier échelon. Ce qui entraîne naturellement des frictions quotidiennes au sein de la population carcérale, et ce qui finit toujours par dégénérer en bagarre. Tout le monde saute sur l'occasion pour exprimer son «poing» de vue de manière peu accommodante.

Ce fruit empoisonné, conçu, cultivé et nourri par le gouvernement fédéral pour protéger le multiculturalisme, provoque des incidents fâcheux pour ne pas dire frustrants pour tous. Même le nouvel arrivant qui désire s'intégrer discrètement se retrouve sous les feux de la rampe à cause du traitement spécial qu'il reçoit dès son arrivée. Tout le contraire de ce qu'il souhaitait, faisant naître ainsi jalousie, ressentiment et rejet.

Les étrangers, qui étaient déjà là et qui bénéficiaient des largesses du système, en exigent maintenant toujours plus, sinon ils seront rejetés par leur propre communauté.

## Prisons dans le monde

Les détenus d'origine canadienne, qui ont déjà purgé des termes pé-



nitentiaires dans d'autres pays, savent pertinemment qu'il n'est pas possible d'y bénéficier d'un quelconque traitement de faveur. Essayez donc, dans une prison mexicaine ou indienne, d'avoir une diète sans porc, sans lactose, sans gras, sans poisson...

Nous sommes la risée de tous les étrangers emprisonnés qui n'en

**Essayez donc, dans une prison mexicaine ou indienne, d'avoir une diète sans porc, sans lactose, sans gras, sans poisson...**

reviennent pas eux-mêmes d'être traités avec autant de considération. Alors que les Canadiens, dans leur propre pays, sont traités comme des prisonniers de second ordre. L'univers carcéral est une microsociété pas si différente de la grande.

Cette politique discriminatoire à l'intérieur des pénitenciers finira par déclencher des émeutes. Contrairement à la population civile, les prisonniers ne se référeront pas à Charles Taylor ou au professeur Bouchard pour trouver une voix conciliante.



Illustration: Renart Lévillé

# Crime réalité

COLIN MCGREGOR, PRISON DE COWANVILLE

**Mon père, décédé depuis quelques années, se serait plu en prison. Pas à cause de la nourriture, de la saleté ou du confinement. Mais parce qu'il fut, à l'époque, chroniqueur judiciaire au *Montreal Star*, un quotidien disparu en 1978.**

Nos bibliothèques, à Saint-Adèle, étaient remplies de romans policiers. Lorsque de vieux auteurs de polars venaient souper à la maison, la conversation tournait autour de la police et des voleurs, des politiciens et de la manière dont les truands se débarrassaient de ceux qui parlaient trop: en leur passant une corde au cou. On attachait un bout de la corde à un arbre et l'autre au pare-chocs d'une voiture, qui s'éloignait alors bien lentement.

## Des enveloppes brunes

Mon père était le plus jeune reporter de son secteur, et son bureau était situé à même le quartier général de la Sureté du Québec, rue Parthenais. Il n'a jamais cessé de se plaindre du fait qu'il recevait les plus petits pots-de-vin dans ses enveloppes brunes, à cause de sa jeunesse.

Je dis qu'il aurait aimé être ici, parce que chaque prison fédérale représente une collection de vedettes médiatiques: des visages et des noms connus qui ont fait la une des journaux, et dont les rôles sont repris par des acteurs au Canal D. Sauf qu'on ne peut pas parler de ces choses en prison. Pas si on a une tête sur les épaules.

## Crime au Canal D

Certains détenus sont fiers de leurs crimes. Ils épinglent des coupures de journaux sur le babillard de leur cellule. Un chef de gang de la place avait l'habitude de courir, son *TV Hebdo* à la main, pour dire à tout le monde que son moment de gloire allait être diffusé au Ca-

nal D: «N'oubliez pas de regarder mon spectacle, ce soir!»

Mais la plupart de ceux qui se retrouvent derrière les barreaux agissent autrement, au sein de la communauté des détenus. De manière à faire oublier, le plus possible, le crime qui leur a valu d'être ici. Ils travaillent à l'atelier, vont en classe, jouent aux cartes et font du sport sans jamais mentionner ou revivre leur moment de gloire au Canal D.

## Être psychopathe

Le crime ronge tout le monde à l'intérieur. Sauf les psychopathes, dont le nombre est étonnamment limité. Les conversations tournent presque toujours autour du sport à la télé, du prochain mauvais repas, du livre qu'on est en train de lire, ou de ce que l'on va acheter à la cantine, ce soir.

Mon père et moi, nous ne nous entendions pas bien, la plupart du temps, au cours de sa longue vie bien remplie. Il buvait. Souvent, les enfants nuisaient à ses nuits prestigieuses au bar où, beau et courtois, il fréquentait les reporters, les anciens escrocs, les millionnaires et milliardaires, tous fascinés par son talent de conteur et sa mémoire photographique pour les noms et les détails personnels embarrassants. Lorsque je me suis retrouvé avec de sérieux et tragiques problèmes, il a réagi en tentant de vendre à un producteur une idée

de film inspirée par mon procès. Je ne lui ai jamais pardonné d'avoir signé le contrat. Et il n'a jamais pardonné mon terrible geste. Mais lors de ses rares visites en prison, il était au septième ciel: échangeant des histoires avec le gardien qui le fouillait; scrutant la pièce, les yeux brillants de curiosité, en se demandant qui avait commis quel crime. Il n'a jamais perdu son instinct de reporter.

Je l'ai haï pendant quelque temps. Mais je n'aurais pas dû. Les gens sont comme ils sont. Leurs expé-

**Nous sommes tous à la fois bons et méchants, jamais parfaitement conformes à l'image qu'on pourrait donner de nous au Canal D.**

riences les forment. Et en prison, vous considérez les gens selon leur manière d'agir et de vous traiter, en étant conscients que nous sommes le résultat des expériences que nous avons vécues.

Mon père était capable d'une grande générosité. Il m'a appris à aimer les livres; un amour qui m'a permis de survivre à mon emprisonnement. Nous sommes tous à la fois bons et méchants, jamais parfaitement conformes à l'image qu'on pourrait donner de nous au Canal D. Aucun de nous, quels qu'aient pu être les pires moments de nos vies... aucun humain, en fait, ne devrait se définir par son jour le plus sombre.

# Parcours d'un itinérant

DOMINIC DESMARAIS

**On ne naît pas itinérant, on le devient. Chaque itinérant a son histoire, ses raisons qui l'ont mené à la rue. Certains, comme Bernard Martin, doivent remonter à l'enfance pour comprendre pourquoi ils ont vécu en marge de la société.**

Bernard Martin est dans la mi-cinquantaine. Il est petit, mais tout de nerfs. Dans son appartement rempli d'objets hétéroclites, il se repose de sa longue course. Il en a fait du chemin, pour simplement apprécier la stabilité d'un toit au-dessus de sa tête. Pour s'extasier devant un garde-manger garni. Pour se sentir en paix. Le bonheur, pour lui, repose entre ces quatre murs étroits. Sur son divan, il scrute sa demeure des yeux comme s'il n'en revenait toujours pas

## Parents alcooliques

Bernard n'est pas né dans la rue. Dès son jeune âge, il a appris à rester longtemps dehors, à traîner. Il y était mieux qu'à la maison, où l'orage menaçait tous les jours. Issu d'une famille de parents alcooliques, avec 11 enfants à s'occuper, Bernard n'a pas connu la ouate. Ses besoins essentiels, comme se nourrir et se vêtir, n'étaient pas comblés.

Ses besoins émotifs encore moins. «Mon père se défoulait souvent sur nous», raconte Bernard. «Il nous battait avec tout ce qui lui passait par la main. Mais le pire, c'était mentalement. Toujours l'engueulade, avec la claque derrière la tête et le coup de pied au cul.»

Ce que Bernard vit chez lui, ses cousins et cousines le subissent également. La vie de misère gangrène la famille élargie. C'est un ghetto. Il ne connaît rien d'autre que l'instabilité. Rien pour apaiser son besoin d'être aimé, encouragé et reconnu.

Chez la famille Martin, les études ne sont pas importantes. Bien que dégourdi et curieux, le petit Bernard ne reçoit aucun éloge pour ses résultats scolaires. Que l'école lui fasse sauter des années parce qu'il est trop fort pour les jeunes de son âge ne paie pas le whisky. Bernard doit se motiver par lui-même. Mais aller à l'école lui rappelle cruellement sa pauvreté. «Je n'aimais pas y aller parce que je n'avais pas de vêtements. J'y allais le ventre vide. J'avais honte.»

## Voler pour vivre

Bernard réalise que le luxe ne viendra pas de ses parents. S'il veut des gâteries, il ne peut compter sur personne. Avec ses cousins, il chaparde de la nourriture dans les dépanneurs. Ils traînent dans les rues, avec de petits méfaits ils apprennent à s'endurcir, se battent entre eux... Ce qu'ils vivent à la maison, ils le reproduisent. L'alcool et le pot deviennent un moyen pour oublier.

«J'ai appris jeune à mentir. Quand mon père allait s'acheter du vin ou de la bière, il me payait pour que j'aie caché les bouteilles. Ma mère le surveillait. Elle ne voulait pas qu'il boive sans elle. Alors elle me payait pour savoir où j'avais caché l'alcool. J'avais 7 ans et je savais jouer avec les deux côtés.»

Bernard est placé à trois reprises en foyer d'accueil. Mais aucun adulte ne réussit à l'appivoiser. «J'ai foutu le bordel, dans les fa-

milles!» Bernard revient chez lui au sein d'une famille qui ne s'occupe pas de lui. À 12 ans, la maison est incendiée. Les 11 enfants sont disséminés au sein de la parenté. Bernard va vivre avec ses grands-parents. «Mon grand-père, gardien de prison, avait un grand cœur. Pour se faire un peu d'argent, il hébergeait d'anciens détenus, tout juste sortis de prison. Moi, je les côtoyais. J'ai appris d'eux.» Le jeune adolescent recherche l'admiration de ces hommes qui ont commencé, comme lui, par de petits larcins. Il a enfin des modèles. Il ressent pour la première fois de sa vie des encouragements. Mais surtout, il développe des contacts. Son horizon s'élargit.

## Un criminel endurci

Bernard se met au trafic de stupéfiants. Lui-même consommateur de drogues douces, il commence à vendre dès l'adolescence. Il est approché par des motards de Montréal. Les Popeyes, les ancêtres des Hells Angels. «Je faisais de l'argent! Mais ça allait trop mal dans ma vie.»

Il abandonne l'école à 15 ans et se met en colocation avec deux amis à Québec. Ils font l'aller-retour à Rivière-du-Loup tous les jours. «La violence venait de commencer. Ceux qui dérangent notre petit commerce, on les mettait

à leur place. On s'est fait une très bonne réputation. On marchait dans la rue et les gens changeaient de trottoir. Quand il se passait quelque chose, la police ne se posait pas de question. Elle venait nous voir directement.»

Menaces, intimidation, passages à tabac. La décennie 1970 débute dans la violence. L'enfant impossible à discipliner qu'il était hier encore n'est plus qu'un vague souvenir. Bernard, à 15 ans, est un criminel endurci. Il règne sur Rivière-du-Loup. Il détient l'argent et le pouvoir. Mais le bonheur, lui, se fait toujours attendre.

## Meurtres

C'est à 16 ans que la vie de Bernard a pris un tournant décisif. Il est arrêté pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Un chauffeur de taxi de Rivière-du-Loup, impliqué lui aussi dans le trafic des stupéfiants, est retrouvé assassiné. Les soupçons convergent vers le jeune dur du Bas St-Laurent qui contrôle le territoire pour les Popeyes.

La nouvelle de l'arrestation de Bernard crée un émoi. «Rivière-du-Loup, c'est une petite ville. Pendant un mois et demi, soit le temps que

la police trouve le vrai coupable, les médias et les gens m'ont associé au meurtre. Quand j'ai été libéré, ça n'a pas changé. Leur idée était faite. Les gens s'enfuyaient quand ils me voyaient. Alors que les criminels, eux, venaient me féliciter. C'est ce qui a tout déclenché. J'étais enfin reconnu! Les citoyens avaient peur de moi. Les criminels me demandaient conseil. Ça nourrissait mon ego. Là, j'ai commencé à faire du gros trafic.»

Bernard, qui n'avait jamais de sa vie reçu l'estime de

ses pairs, voguait sur un nuage. Enfin, il existait aux yeux de gens importants. Peu lui importait que ce soit des gens d'un milieu malsain. Après tout, ces personnes qui le regardaient avec admiration étaient redoutées et respectées par bon nombre de gens. Ce nouveau sentiment lui faisant voir la vie en grand.

## De la rue à la prison

Bernard passe plusieurs années entre deux eaux. Entre des combines lucratives qui le font vivre comme un pacha, la rue ou une cellule qui le tient à l'écart du monde.

Après des années de ce manège, Bernard sent qu'il tourne en rond. Il veut se recycler. La jeune vingtaine, il aspire à une vie normale. «J'avais entendu dire que dans les prisons fédérales, ils t'aidaient. Ils offraient des thérapies et des cours pour apprendre un métier. J'étais tanné. Je voyais les autres et ça me donnait envie de changer de vie. Je voulais être normal.

Je savais que j'étais travaillant. Que j'avais beaucoup de potentiel. Je voulais le développer.»

Bernard est envoyé au pénitencier Leclerc. La prison des Hells Angels. Il se sent en sécurité, avec eux. Et cette vieille histoire de meurtre, alors qu'il n'avait que 16 ans, lui ouvre des portes. «La confiance régnait. J'avais fait mes preuves. Moi, j'amplifiais l'histoire. Je ne disais jamais que le coupable, ce n'était pas moi!»

## Drogue et prison

Bernard profite des thérapies et des cours offerts à l'établissement. On lui demande d'exercer le rôle d'exterminateur de bestioles. Pour ce faire, il a accès à toutes les ailes de la prison. Il est le rare privilégié à pouvoir se promener librement

à l'intérieur de l'établissement. «C'est moi qui faisais la livraison, les commissions. J'allais partout! J'avais un entrepôt pour mes produits qui sentaient fort. Ça cachait l'odeur de la drogue. Les chiens ne pouvaient pas sentir la marchandise.»

Bernard est incapable de mener une vie stable. Si, enfant, il passait son temps à traîner dans les rues pour fuir la maison familiale, il partage sa vie adulte entre des projets éphémères et la prison. Il erre dans la vie sans savoir où se poser.

«Je couchais dans des refuges, au centre-ville. Tu sors de prison, t'as rien. Ils te donnent un chèque de 50\$, quand ils te donnent quelque chose, puis ils te foutent dehors. Tu te gèles pour oublier les deux ans

**Tu sors de prison, t'as rien. Ils te donnent un chèque de 50\$, quand ils te donnent quelque chose, puis ils te foutent dehors.**

que tu viens de passer en dedans.» Quand Bernard sort de prison, il se dirige vers la rue. Il y vit un certain temps, jusqu'à ce qu'il se tanne et qu'il trouve une combine qui le fait vivre comme un prince. Et il se défonce.

«Malgré les thérapies suivies en prison, je n'étais pas encore assez tanné de ma vie pour m'en sortir. J'étais tranquille pendant un an ou deux, puis je faisais une petite arnaque et je retournais en dedans.» Il a fait cela pendant 40 ans.

## Changer, mais comment?

Quand Bernard sortait de prison, sa priorité, c'était de trouver de l'argent pour consommer des drogues. Par la fraude, le recel ou toute autre combine. «J'avais de l'argent pour payer un loyer, mais

je préférerais geler mes émotions. L'itinérance, c'est un cercle vicieux. Les refuges offrent un toit et à manger. Mais ils deviennent un port d'attache. J'ai mon chèque du bien-être, je peux aller me geler la face et j'aurai quand même un toit, des vêtements, de la nourriture. C'est maintenant que je le réalise. À l'époque, c'est un mode de vie que j'avais appris sans me poser de questions. J'avais des problèmes émotionnels comme tout le monde. Mais j'ai juste appris à les geler. Si j'avais à choisir entre consommer ou payer mon appart, le choix était facile.»

Dans la rue, Bernard se lie à d'autres itinérants. C'est son monde. «Quand j'étais dans la rue, ce que je voulais entendre, c'est où est le pusher, combien ça coûte. Dans la rue, on cherche l'argent facile. J'avais de l'argent tous les soirs. Puis, quand je n'avais plus d'argent, je retournais dans un refuge.»

#### **Aider de la bonne façon**

Bernard passe de refuge en refuge. Les possibilités diminuent à mesure que ses prises de bec avec les employés s'intensifient. Il se trouve une niche au refuge *Welcome All*. Un premier pas vers la sédentarité. «On a le droit d'y rester 3 mois si on y fait du bénévolat. On a une sécurité. Notre dortoir et notre cafétéria sont à part. Ça veut dire qu'on n'a pas à partir dès 6 ou 7 h du matin. Parce que dans les refuges, ils te lèvent à 6 h, te donnent le déjeuner à 7 h, un café et 2 toasts, et ensuite ils te foutent dehors. Tu tournes en rond jusqu'au souper à 17 h.»

Il demeure un mois et demi au *Welcome All* à faire du bénévolat. Puis, le refuge lui présente des intervenants affiliés avec l'hôpital Douglas qui a reçu du gouvernement fédéral le mandat du projet *Chez Soi* pour sortir 500 itinérants de la rue en 5 ans. «Après m'avoir question-

né au sujet de mon itinérance, on m'a choisi pour le programme de logement subventionné.» Ce qui signifie que les intervenants du projet l'aident à se trouver un appartement et à le payer. «Ça a pris huit jours pour qu'ils me dénichent un endroit. J'ai reçu des meubles flam-bants neufs», dit-il tout fier de son trésor bien à lui.

Bernard ne tarit pas d'éloges pour les gens de l'hôpital Douglas. Une différence tranchante avec son mépris pour les refuges qui lui ont procuré un toit et des repas. «Je me suis tout de suite senti reconnu, dès notre première rencontre. Toutes les semaines, ils viennent chez moi pour voir comment je vais. Ils s'occupent de moi de A à Z.»

La vie d'itinérance semble avoir eu raison de la nature rebelle de Bernard. Il fait tous les efforts pour conserver son nouveau statut de locataire. «Je vais au centre Dollard-Cormier toutes les semaines pour m'aider à comprendre pourquoi je consommais autant. C'est la même chose pour le YMCA. Dès que ça ne va pas, je sais où aller grâce au projet *Chez Soi*. C'est ce qui est dommage pour les itinérants. Ils ne connaissent pas les ressources qui pourraient les aider à sortir de la rue.»

#### **Se poser, enfin**

Bernard habite un petit appartement en plein centre-ville de Montréal. Son chez-soi ressemble à la caverne d'Ali Baba. Il croule sous l'amas d'objets hétéroclites qui meublent les deux pièces et demie de son logis. De la vaisselle, de l'encens, des objets décoratifs, des œuvres d'art. Comme un itinérant qui amasse les objets qu'il trouve. Pour Bernard, tous ces biens ont une valeur inestimable et donnent à son loyer une atmosphère serene. Il prend un soin jaloux du peu qu'il possède. Il a tourné le dos pour de bon à l'itinérance.

«Depuis un an, j'ai changé mon monde. Je ne vais plus dans le centre-ville avec les sans-abris. Je ne vois plus ceux avec qui je consommais. Personne ne vient me visiter. Je ne veux pas. C'est chez moi. Je suis bien, je n'attends plus après personne. Je me sens bien dans mes petites affaires. Dans la rue, j'ai appris à mentir, aux autres et à moi-même, à consommer. Je ne me respectais pas.»

Après une vie de vagabondage, de crimes et de consommation, Bernard Martin recherche le repos. Une vie calme qui commence chez lui. Il lui a fallu toutes ces expériences pour comprendre qu'aujourd'hui, à 55 ans, il est prêt. La stabilité a longtemps été une inconnue. Maintenant qu'il l'a, il ne veut plus s'en départir. Un rêve si simple qui lui a pris 40 ans à réaliser.



CAFEGRAFFITI  
.net

PRÉSENTE

2013

B-boying

Waacking

Crumping

Popping

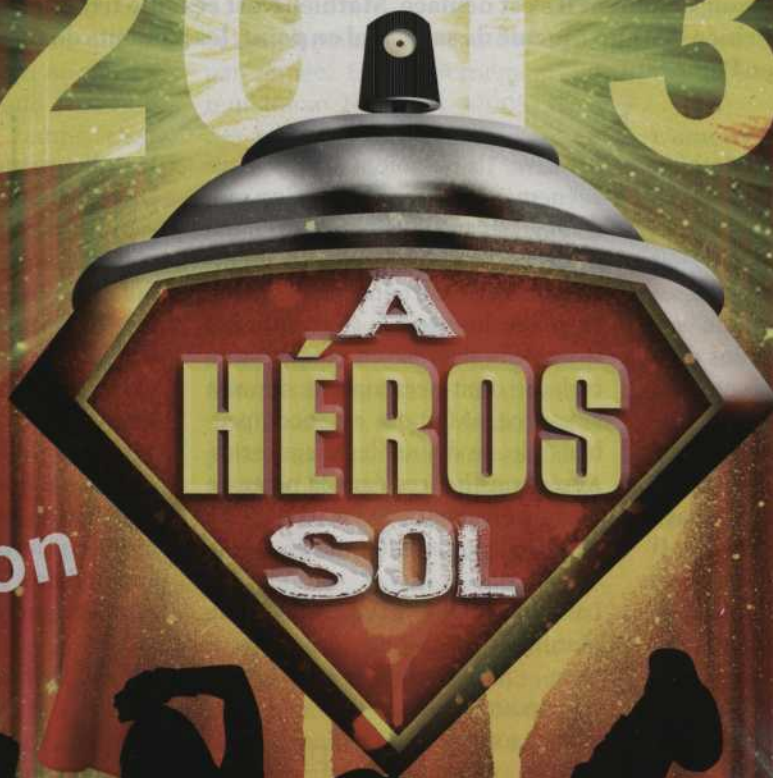
New style  
contemporain

New style

Lady style

Video style

5<sup>e</sup> édition



# Spectacle de danse urbaine

*Plus de 70 artistes hip-hop sur scène  
L'écran géant présente les meilleurs moments graffitis.*

Vendredi 22 mars 2013, cégep Maisonneuve.  
Deux représentations, 14 et 19 heures



Informations et réservations: [www.cafegraffiti.net](http://www.cafegraffiti.net) (514) 259 6900

# Victime d'actes criminels

DOMINIC DESMARAIS

**Lé 21 mars 2004, Mathieu a été sauvagement battu dans une ruelle à Montréal. Nez fracturé, yeux pochés qu'il ne pourra ouvrir pendant deux jours, oreilles tailladées par des coups de poignard, ses assaillants l'ont laissé pour mort. Sans savoir comment il s'est déplacé, Mathieu s'est réveillé trois heures plus tard dans un banc de neige de la rue Prince-Arthur. Maculé de sang, mal en point, les passants de cette artère achalandée sont passés à ses côtés en l'ignorant.**

Après un séjour à l'hôpital, Mathieu s'est rendu compte qu'il peinait à marcher. Un mois après l'agression, son état se détériorant, il doit déménager, incapable de grimper les escaliers le menant à son appartement au 3<sup>e</sup> étage. Moins de 6 mois plus tard, il doit se résoudre à passer le reste de ses jours en fauteuil roulant. Mathieu a développé la maladie de la sclérose en plaques qui affecte sa motricité. En l'espace de quelques mois, sa vie chavire. Il perd son emploi et la possibilité de subvenir à ses besoins. Encore sous le choc de l'agression dont il a été victime, il doit affronter sa dégénérescence qui le rend handicapé.

## Justice à tout prix

Mathieu est amer. Il aimerait bien obtenir justice. Mais il n'a aucune idée de l'identité de ses agresseurs qui ne paieront jamais pour ce crime gratuit. Il en veut à tous ceux qui sont passés près de lui sans broncher, le laissant dans sa mare de sang. Il a été reconnu comme victime d'un acte criminel par l'indemnisation des victimes d'actes criminels (IVAC) qui lui a accordé 17 000\$ pour des consultations psychologiques. Il n'a rien obtenu pour son incapacité physique qui le rend invalide à vie.

À ses frais, au coût de 600\$, il a produit une expertise médicale pour démontrer que l'agression a causé sa sclérose. «Mes médecins, quatre neurologues, ont dit qu'il y avait une très grande probabilité que l'agression ait causé cette maladie dégé-

nerative. Ils ne voient aucun autre événement dans mon dossier médical.» Devant le tribunal administratif de l'IVAC, l'expertise médicale doit être certaine à 100%. Une exigence impossible à remplir au sujet de la sclérose en plaques, une maladie dont personne ne connaît la source. «Mon cas est incompréhensible. Je déjoue les diagnostics. Après trois heures dans la neige, je devrais être mort. Si j'étais décédé, l'IVAC m'aurait dédommagé.»

La décision de l'IVAC assomme Mathieu. Déjà en choc post-traumatique pour son agression et son handicap, chaque coup dur amplifie son ressentiment et sa colère. Le jeune trentenaire veut réparation, mais n'accumule que des échecs. On le refuse à l'aide juridique, il n'a pas les moyens de s'offrir un avocat. Sans vraiment y croire, il a laissé son dossier au Protecteur du citoyen. «Je veux justice. Je suis vraiment fâché. Je me sens comme une bombe humaine. Je suis endetté, mes cartes de crédit sont remplies.»

Mathieu reçoit 60% du salaire qu'il recevait en 2004 de sa compagnie d'assurance et 300\$ par mois de l'IVAC pour ses soins psychologiques. Ses revenus s'élèvent à 19 000\$ par année. Le jeune homme sait qu'il ne pourra jamais gagner sa vie. Sa bataille contre l'IVAC, c'est sa survie financière qui est en jeu.

## Handicap onéreux

Devenu handicapé, Mathieu s'est rapidement aperçu du coût qu'engendrait son état physique. Il lui fallait un logement adapté. Il énumère quelques exemples de ce dont il a besoin pour sa vie quotidienne. «Pour se brosser les dents, ça prend un lavabo avec de l'espace en dessous pour le fauteuil roulant. Pour la douche, il faut un lève-personne et un banc pour s'asseoir. Ça me prend un lit pour handicapé. C'est super cher!» S'il s'est senti impuissant et ignoré devant le tribunal

Aïe, j'ai passé 18 mois sans prendre de douche. J'ai tellement crié pour en prendre une!

de l'IVAC qui a refusé de voir un lien entre l'agression et la sclérose, Mathieu n'était pas au bout de ses peines. Comme personne handicapée, il s'est aussi senti démuni devant le ministère de la Santé et le CLSC qui s'occupe de son cas. Avant d'avoir accès à sa douche, Mathieu a dû attendre un an et demi. «Je ne sais pas combien de malades il y a au Québec, mais le gouvernement n'a jamais de budget.»

Mathieu a eu droit à des complications, pour sa douche. Quand son lève-personne est enfin arrivé, il s'est aperçu qu'il n'était pas fait pour lui. «On en a commandé un autre pour moi. Ce n'était toujours pas le bon. Mais là, on me dit que le

CLSC est hors budget. Ce n'est pas mon erreur, mais c'est moi qui paie pour. Aïe, j'ai passé 18 mois sans prendre de douche. J'ai tellement crié pour en prendre une!»

Ce genre d'irritants, Mathieu les accumule. «Mon fauteuil roulant est trop petit. Ça fait 5 ans que je l'ai. On m'a dit que j'en aurais un autre. Mais il faut que j'attende 6 mois. Pendant ce temps, c'est moi qui suis pris à l'étroit.» Depuis qu'il est handicapé, Mathieu a l'impression de se battre pour exister. Il se sent comme un miséreux abandonné à son sort qu'on aide par pitié quand il n'y a rien d'autre à faire.

Cette impuissance, il la vit avec son logement adapté. Pendant trois mois, il n'a pu ouvrir la porte qui donne sur son balcon. Personne n'est venu réparer la seule porte de son appartement qui donne vers l'extérieur et qui permettrait de changer l'air chargé de la fumée du cannabis qu'il consomme à longueur de journée. «On m'a dit que la porte n'était plus sous garantie. L'immeuble a été construit par une compagnie qui a fourni le prix le plus bas et le moins bon produit. Il n'y a rien de durable, ici!»

### Médicaments coûteux

Comme bien d'autres malades, le coût des médicaments grève son mince budget et fait monter son stress. Son médicament à lui, c'est la marijuana. Sans ce remède, Mathieu serait confiné à se tordre de douleur dans son fauteuil roulant. Il ne consomme pas pour fuir le cauchemar qu'est devenue sa vie. Mathieu fume joint par-dessus joint pour délier ses doigts. Pour lui, tout geste est un effort. De son fauteuil roulant, il égraine son herbe sur un plateau poussiéreux de pollen. Il utilise une rouleuse où il glisse son papier à rouler. Cette simple tâche lui demande un effort et une concentration considérables. Des

gestes qu'il répète pourtant plusieurs fois par jour. Pour fumer, il enserme son joint entre des ciseaux, plus faciles à tenir, mais qui l'éteignent plus souvent. Et chaque fois qu'il le rallume avec son briquet, sa main lui fait mal.

Sa consommation lui coûte 15 000\$ par année. Le gouvernement lui rembourse 20%, soit 3000\$. Avec des revenus de 19 000\$, il lui en reste peu pour vivre. L'endettement, pour Mathieu, est un problème omniprésent et les pistes de solution sont nulles.

Pour obtenir ce remboursement de 20%, Mathieu va chercher son cannabis dans des centres de distribution autorisés. Mais les descentes policières dans les centres Compassion, en 2010, l'ont empêché de recevoir cette déduction. «La police a conservé tous les dossiers. C'est injuste. Je pète les plombs, je n'en peux plus.» Mathieu est furieux contre le gouvernement du Québec qui accepte de rembourser une partie de ses dépenses de marijuana tout en fermant les endroits qu'il accepte pour remettre ses déductions.

Mathieu ne sait que faire. «Je n'ai plus de vie, je l'ai perdue dans l'accident. Je suis emprisonné dans ma chaise roulante. Je sens que je vais bientôt mourir. Je ne suis plus capable de rien, plus rien ne bouge. Mes mains, mes jambes, mes pieds: je suis comme un spaghetti. Mon tronc est en train de s'enfoncer. Ça va vite, la maladie.»

### L'amour fout le camp

Dans une autre vie, Mathieu était le plus heureux des hommes. Il filait le parfait amour avec une jeune femme avant d'être tabassé sévèrement. Par amour, ils se sont mariés après l'agression. Ils auront une fille. Un enfant conçu comme un don offert à la vie.

Mais la maladie qui affecte Mathieu aura raison de cette vie idyllique. Après 6 ans passés à prendre soin de son époux immobile et démoralisé, sa conjointe le quitte et demande le divorce. Mathieu est dévasté. Il pense mettre fin à ses jours.

«Elle m'a dit qu'elle n'était plus capable. J'étais trop malade: incontinent, dur à laver, incapable de marcher. Pour les raisons du di-

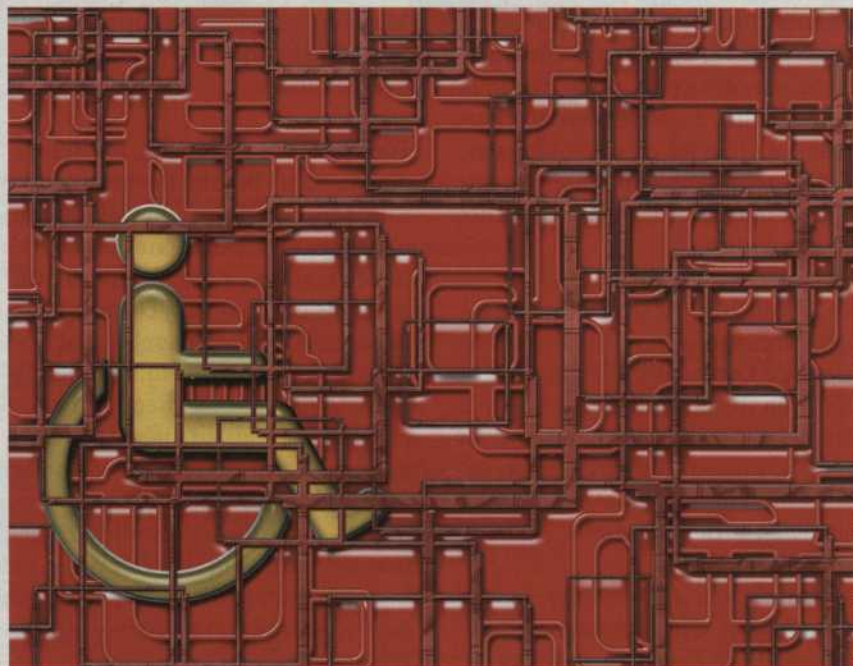


Photo: Vjeran Lisjak

vorce, elle a indiqué que j'étais trop handicapé. Pas qu'elle ne m'aimait plus. Simplement que j'étais trop difficile à vivre.»

Mathieu encaisse le coup difficilement. «Elle a commencé à me faire de la violence physique et psychologique. Elle levait mes jambes bien hautes et les laissait retomber. C'était rendu que j'avais peur d'aller me coucher. Car c'est là qu'elle pétait sa coche. Elle vivait une dépression.» Sa conjointe est débordée. Elle doit s'occuper d'un enfant en bas âge et d'un adulte invalide qui n'est d'aucun secours pour les charges familiales.

L'appartement est dans un état insalubre. En découvrant des couches sales dans le linge à laver, des préposés portent plainte. La conjointe de Mathieu est au bout du rouleau. «Ce n'était pas sa faute. Elle partait travailler à 7 heures et rentrait à 19 heures. Elle devait se lever la nuit pour la petite, elle s'occupait de moi.»

Mathieu est totalement dépendant de sa conjointe. Il est incapable de garder leur enfant, faire à manger, le ménage ou rapporter de l'argent à la maison. Il n'arrive même pas à se laver seul. Il marche constamment sur des œufs pour éviter la catastrophe. Surtout, il veut épargner à sa fille les crises conjugales. Il doit refouler ses plaintes, sa colère, et encaisser les débordements de son épouse.

Le 12 juin 2010, Mathieu dit adieu à sa petite famille et quitte l'appartement de Longueuil. Il comprend la décision de sa conjointe. «Elle m'a donné un bon support. Je ne lui en veux pas, je sais que c'est terminé. Mais mon amour pour ma fille, lui, ne disparaîtra jamais.»

Si Mathieu est rejeté par sa conjointe, il sent la même attitude auprès de ses proches et de sa fa-

mille. Mathieu pense être devenu un objet de honte pour sa famille. «C'est comme si on m'en voulait. Comme si c'était moi le criminel. Mes proches sont écoeurés de m'entendre me plaindre.»

### Traité comme un bébé

Mathieu s'est déniché un loyer dans un immeuble adapté pour personnes handicapées à Montréal. «J'aurais préféré à Longueuil pour être plus près de ma fille mais je n'ai rien trouvé. C'est super dur. Je suis passé à un cheveu d'aller en centre d'hébergement. Là, tu ne décides de rien. Ce n'est pas ta bouffe, tu es lavé deux fois par semaine. Toi, tu prends ta douche à tous les jours? Pourquoi un handicapé ne le pourrait pas?»

Seul dans son appartement, Mathieu ne peut subvenir à ses besoins sans l'aide de préposés qui le lèvent et le couchent à tous les jours. Le jeune homme ne choisit pas l'heure à laquelle il se lève ni quand il va dormir. «Le soir, il vient à 20h30. Même si je voulais me coucher plus tard, je ne pourrais pas. Et le matin, on vient me lever à 8h. Si j'avais envie de faire la grasse matinée, ce serait impossible.» Mathieu a beau être un adulte, il est traité comme un enfant qui ne décide de rien.

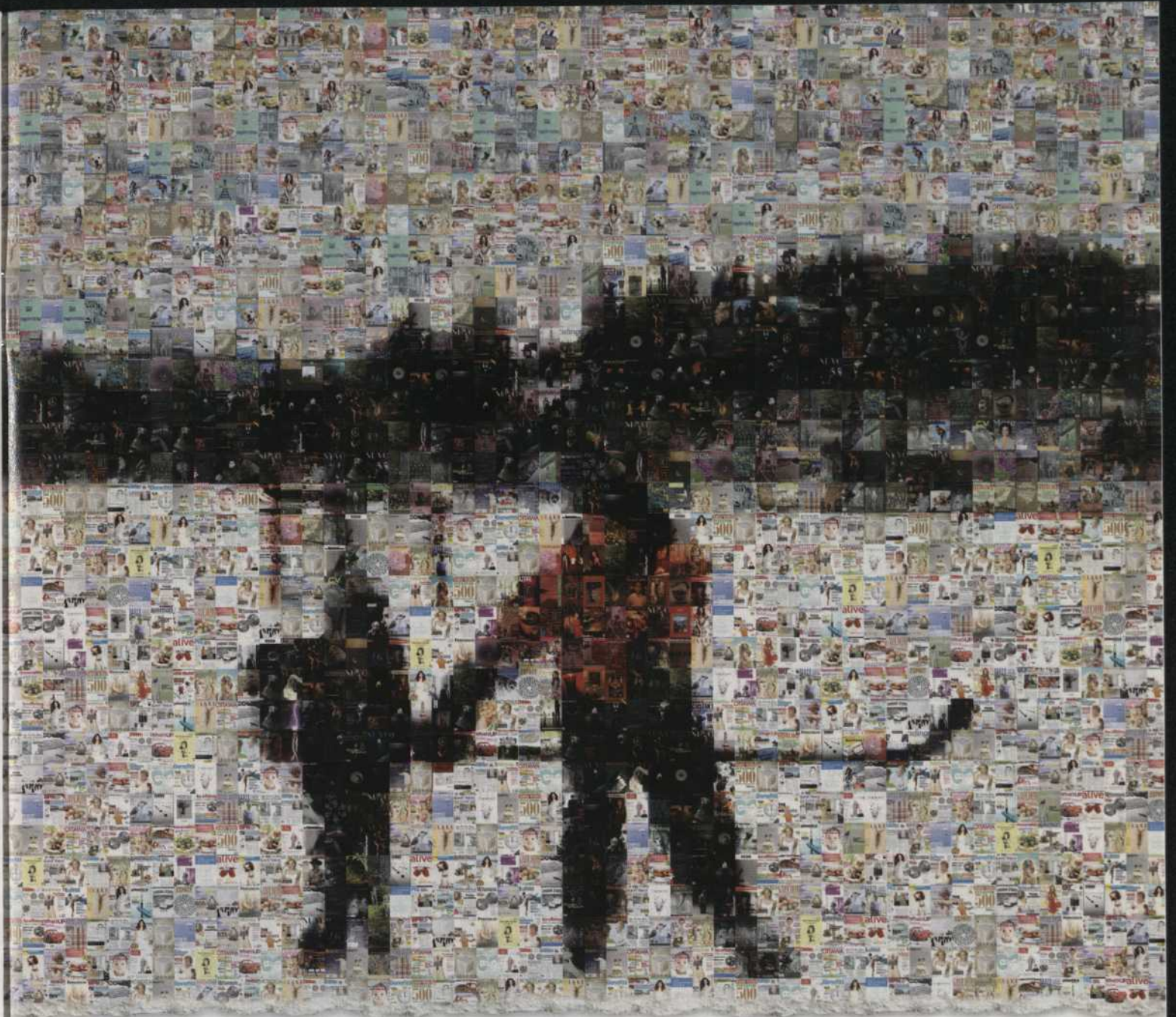
Pour prendre sa douche, il a besoin d'aide. «J'ai besoin de la prendre une fois par jour. Je n'ai pas le choix, j'ai un problème d'incontinence majeur. Je me réveille la nuit avec des cauchemars. Dormir, c'est l'enfer. J'ai mal, je tremble, j'ai des spasmes. Et je suis seul.» À chaque jour, Mathieu appréhende le moment d'aller au lit, période d'angoisse extrême pour lui. «Chaque fois que je me couche, je me demande si je vais me réveiller le lendemain. Et quand je me réveille, je me pose toutes sortes de questions. Suis-je encore en vie? Est-ce vrai ce qui m'arrive?»

Un matin, il a attendu la venue de son préposé jusqu'à midi. Il téléphone au CLSC pour y apprendre qu'on l'avait oublié. Quatre heures prisonnier d'un lit, à attendre pour éviter d'avoir l'air de se plaindre. Lorsque le préposé, dépêché à toute vitesse, est débarqué, Mathieu s'est senti intimidé. En se faisant demander comment il allait, d'un ton menaçant, il a répondu qu'il avait envie de se jeter en bas du 3ème étage. Le préposé a appelé au CLSC pour qu'un intervenant s'occupe de ses idées suicidaires. «Comment j'aurais pu me jeter par la fenêtre? Je suis en chaise roulante, j'ai besoin d'aide pour me sortir du lit... » Mathieu en profite pour dire à l'intervenant qu'il trouve le préposé violent. Le préposé l'a mal pris. «Je suis violent moi? Tu vas voir quand je vais te laver», lui aurait-il dit. Mathieu a eu peur. Il s'est senti à la merci d'un homme qu'il ne connaît pas.

Le CLSC lui accorde un préposé pour 6 heures de nettoyage par semaine, incluant le lavage. Il fait coïncider les visites de sa fille avec la présence de ce préposé, incapable d'assurer une supervision parentale minimale.

Mathieu songe à une opération miraculeuse. Au coût de 6800\$, la chirurgie qui, croit-il, lui permettrait de retrouver ses sens, est offerte aux États-Unis. Ottawa vient de s'ouvrir à l'idée de financer des essais cliniques. Pour combler un mauvais drainage sanguin au cerveau, les traitements à l'étude bloqueraient des veines à l'aide d'une prothèse vasculaire. Mathieu ne voit aucune autre issue. Il compte sur l'opération pour se rétablir. Il vit d'espoir, c'est tout ce qui lui reste. Et, encore une fois, il ne décide pas de son sort.

Mais il s'accroche en pensant à sa petite fille. «Je pense que je vais m'en sortir, mais c'est long.»



## Les magazines d'ici sont *éclairants*.

Et non moins agréables. Nous publions des centaines de titres : vous avez ainsi l'assurance d'en trouver un à votre goût. Rendez-vous simplement dans un kiosque à journaux, recherchez le logo Magazine canadien, exclusivement réservé aux magazines authentiquement d'ici, et lancez-vous dans la lecture !

Rendez-vous au [magazinescanada.ca/kiosque](http://magazinescanada.ca/kiosque) ou aux kiosques à journaux pour découvrir votre nouveau magazine préféré.



# Protéger sa mère

DOMINIC DESMARAIS

**Francyne a la voix douce d'un ange. Son corps d'adulte cache mal son caractère enfantin. À son travail, elle fait le clown, elle ne prend pas la vie au sérieux. À croire que la vie lui a épargné de gros obstacles. La réalité est tout autre. Sous ses airs joyeux, Francyne cache une enfance où stress et peur faisaient partie de son quotidien.**

À 7 ans, la petite Francyne avait de la difficulté à s'amuser. Chaque fois qu'elle s'absentait de la maison, l'angoisse la prenait et la ramenait chez elle pour s'assurer que sa mère était toujours bel et bien vivante. «Je rentrais chez moi en remontant les escaliers au 3ème étage avec l'image de ma mère étendue par terre. J'allais voir souvent. Je jouais mais j'avais toujours en tête d'aller surveiller.»

Francyne allait vérifier que son père n'avait pas mis ses menaces à exécution, à savoir tuer sa mère avec un couteau. «Vous allez retrouver votre mère morte dans un coin, c'était sa phrase.»

Francyne essaie de replonger dans ses souvenirs d'enfance. Elle y parvient difficilement. «J'ai été suivie longtemps en thérapie. Je racontais mon histoire comme si ce n'était pas la mienne, comme si ça ne me faisait rien.»

## Menaces de mort

Francyne ne se souvient pas quand les menaces de mort à l'endroit de sa mère ont commencées. Elle voyait son père rarement, souvent absent pour son travail de chauffeur de taxi. Mais quand il était à la maison, tout le monde filait doux.

«Il était fou sur les bords. Il avait des problèmes de santé mentale. Il se levait, criait, lançait des chaises. Le midi, quand je venais manger de l'école, il me chatouillait jusqu'à m'en faire pleurer. Je lui disais d'arrêter. Ma mère lui disait une fois mais pas plus. Elle en avait peur.»

À l'école, Francyne éprouvait du mal à chasser de son esprit les menaces de son père. Elle avait peur de rentrer et de voir sa mère morte.

Pour étudier, elle se levait très tôt, avant ses deux frères et sa mère, pour être seule et en paix. À 60 ans, elle a perdu des bouts de sa vie. Son histoire sort par petites bouchées. Elle se souvient qu'à 13 ans, sa mère les a emmenés, ses frères et elle, consulter un médecin. «Il lui a

... son père passe à l'acte. Avec un couteau dans les mains, il s'est approché de sa femme dans l'intention de la tuer.

dit de se séparer de mon père au plus vite parce qu'on aurait des séquelles sinon. Il nous a prescrit des médicaments pour les nerfs.»

Peu après cette visite, son père passe à l'acte. Avec un couteau dans les mains, il s'est approché de sa femme dans l'intention de la tuer. C'est son frère aîné qui s'est interposé. «J'ai toujours cette image dans la tête, devant le frigo, dans un coin.»

Cet événement, Francyne ne l'a pas oublié. Près de 50 ans plus tard, ce film est ancré dans son cerveau qui lui, a perdu une partie de sa mémoire.

## Dépression et thérapies

Sa mère s'est séparée, emmenant ses enfants avec elle. Francyne n'a personne à qui se confier. À l'école, elle est renfermée, elle s'isole dans un coin. Elle n'a pas d'amis.

Francyne commence à consulter un psychiatre. Ce ne sera pas le dernier. «J'ai suivi des thérapies, j'ai fait au moins quatre dépressions. Puis j'ai été diagnostiquée bipolaire il y a trois ans.»

Suite à la séparation, son père passe la chercher à l'école pour passer du temps avec elle. «Il me disait que ma mère était folle. Je disais non, elle ne l'est pas. Je me mettais à pleurer.» En parlant avec sa mère, Francyne apprend que son père, quand il rentrait de travailler,

allait la visiter dans sa chambre et la faisait pleurer. «Ma mère a tout le temps pensé qu'il abusait de moi parce que je pleurais longtemps. Elle n'osait pas venir voir ce qui se passait, elle avait trop peur.

Je n'ai jamais su si c'était vrai. J'avais peur de le savoir.» Francyne demande à sa mère de cesser d'aborder le sujet. «C'est fatigant, toujours se poser la question. Ça m'aurait fait quoi, de l'apprendre? Si c'est arrivé, on ne peut rien y changer.»

Francyne préfère ne pas savoir. Elle se dit que sa vie sexuelle s'en serait ressentie, si c'était vrai. Ma-

riée pendant 19 ans et ayant eu une demi-douzaine de petits amis dans sa vie, elle ne se sent pas troublée.

### Métamorphose

Francyne ne sait pas trop comment elle s'est métamorphosée, passant d'une enfant timide et sérieuse à une adulte ricaneuse.

«Ma psychologue me disait que je gardais toute ma colère et ma rage en dedans. J'en avais, mais pas contre mon père. J'ai appris qu'il a été battu à coups de tisonnier, quand il était jeune. Je comprends que ç'a dû le marquer. J'étais plus fâchée contre ma mère d'avoir parlé des attouchements possibles de mon père.»

Elle est sortie de sa coquille graduellement, sans s'en rendre compte. «Avant, je m'écrasais quand on haussait le ton. Je pleurais.

Aujourd'hui, je suis capable de dire non, de mettre mes limites. J'aime jouer des tours, j'ai du plaisir. Des fois, je suis bébé. Ma belle-sœur me

l'a déjà dit: faudrait que tu changes, tu n'es pas mature... Mais j'aime ça! Tu vas me prendre comme je suis. J'étais fière de moi quand je lui ai répondu. Avant, je n'aurais pas été capable, je n'aurais rien dit.»

Francyne n'a plus peur de s'affirmer. Il y a quatre ans, elle s'est mariée avec une ancienne collègue de travail. «Son mari avait le cancer, je l'ai rencontré à trois reprises. Elle m'invitait à jouer à des jeux de société, lui n'en avait pas la force. On avait du fun. Ça s'est développé en amour. Ce n'est pas sexuel, on ne fait rien. On se donne de l'affection, on se tient la main en dormant.»

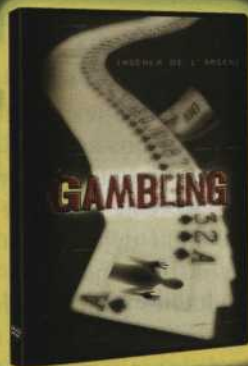
Francyne ne s'en fait plus avec la vie. Mais à tous les 6 mois, elle rencontre un psychologue pour faire le suivi de ses dépressions et de sa bipolarité.

Elle aimerait bien se souvenir davantage de son passé. «Mais je vis au jour le jour. Je suis heureuse comme ça. J'aime faire des blagues, agacer. Je me sens aimée.»



Francyne ne se souvient plus de son passé. Elle ne rumine pas ses vieux démons. Peut-être ses souvenirs lui apprendraient-ils la source de ses dépressions. Mais elle a appris à tourner la page en se sentant légère comme une enfant.

## DVD **GAMBLING**



La réalité sur les jeux de hasard, un outil de discussion pour les jeunes.

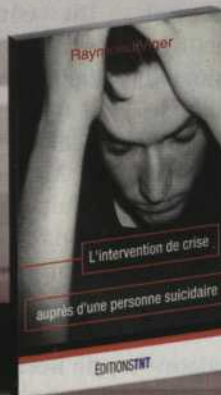


Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

**19,95\$**  
+ taxes et transport

## LIVRE

### L'intervention de crise auprès d'une personne suicidaire



Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche.



Simple d'approche et accessible

**19,95\$**  
+ taxes et transport

4233 Sainte-Catherine Est Mtl Qc, H1V 1X4 [www.editionstnt.com](http://www.editionstnt.com) (514) 256-9000 OU 1-877-256-9009 [info@editionstnt.com](mailto:info@editionstnt.com)

[WWW.refletdesociete.com](http://WWW.refletdesociete.com)

# Le Musée national des beaux-arts du Québec et le «street art»

RAYMOND VIGER

**Le graffiti est aujourd'hui reconnu comme une pratique artistique à part entière identifiée sous l'appellation «street art»**

Pendant 10 ans, Bernard Lamarche a été critique d'art au quotidien *Le Devoir*. En plus des arts visuels, Bernard Lamarche couvre la musique émergente. Avec une maîtrise en histoire de l'art du 20<sup>e</sup> siècle, il est très attiré par la peinture sous toutes ces formes.

En janvier 2012, Bernard Lamarche quitte le Musée régional de Rimouski où il occupait le poste de conservateur de l'art contemporain. Il débute au Musée national des beaux-arts du Québec comme conservateur de l'art actuel. Son premier mandat : un projet de fresque sur une palissade de construction de 75 mètres de longueur, une idée de sa directrice, Line Ouellet.

La palissade cache les travaux d'agrandissement du Musée qui s'achèveront en 2014. «Nous subissions la présence d'une énorme clôture. Ça prenait quelque chose pour embellir. Nous avons décidé de la traiter comme s'il s'agissait d'un immense mur sortant du musée, une nouvelle salle du musée directement dans la rue», nous raconte la directrice Line Ouellet.

Après avoir ratissé large et rencontré plusieurs artistes établis, Bernard Lamarche décide de retenir le *street art*. Lorsqu'il œuvrait au Musée de la Gaspésie, il avait eu l'occasion de voir le travail d'un collectif d'artistes de Québec, le Morgan Bridge. La commande de

sa directrice était une belle occasion de faire équipe avec ce collectif habitué à travailler sur des murs.

«Nous avons eu un contrat d'une firme de design pour peindre le Musée de la Gaspésie. Nous devions représenter sur quatre murs les vagues de la mer avec quelques

illustrations. Celles-ci devaient réagir au *black light*. Le musée avait le choix entre une firme qui l'imprimerait et notre projet. Nos budgets étaient similaires, et nous avons été choisis», s'exclame Alexandre Lemay, le directeur du collectif Morgan Bridge.

Du côté du Morgan Bridge, Alexandre Lemay attendait impatiemment l'appel de Bernard Lamarche. «Je savais qu'une murale allait être en chantier. Je savais que le Musée national des beaux-arts allait nous appeler. Des informations avaient coulé. Nous sommes habitués à réaliser de grands formats. Finalement, j'étais très content de recevoir le téléphone de Bernard Lamarche.»

«Les artistes du Morgan Bridge étaient *cools*. Plus désinvoltes que les artistes professionnels avec qui je travaille habituellement. La journée de l'événement, ils ont bien manœuvré, au-delà de nos

attentes», nous confie le conservateur du Musée qui ne cache pas le stress qui l'envahissait pendant la préparation du projet.

Et le stress était, malgré les apparences, partagé par Alexandre Lemay. «C'était la première fois que nous avions à travailler avec un échancier à respecter. Le court

«Nous avons été surpris et débordés par le nombre de personnes intéressées à laisser leurs traces sur la murale.»

laps de temps était un défi de taille pour nous, ainsi que d'avoir une activité publique», raconte humblement Alexandre Lemay.

«Une murale de 75 mètres de longueur, sur papier, ça a l'air immense. Mais devant les panneaux, en fin de compte, on aurait pu en prendre encore plus», raconte avec intensité Alexandre.

«Le projet a dépassé les résultats prévus. Nous devions accueillir le public pour peindre sur la murale jusqu'à 16 h 30. Une centaine de personnes étaient déjà là à midi! Nous avons dû repeindre sur les premières couches pour terminer la journée», confie un Bernard Lamarche fier de la réalisation de son premier projet avec le Musée.

«Nous avons été surpris et débordés par le nombre de personnes intéressées à laisser leurs traces sur la murale. Nous avons préparé des espaces, un peu comme de



Photo: gracieuseite Musée national des beaux-arts du Québec

Les artistes du Morgan Bridge

la peinture à numéro, mais tout était rempli après quelques heures. Nous avons décidé de laisser libre accès à la murale et nous allions décider par la suite ce que l'on conserverait», raconte simplement le directeur du Morgan Bridge.

«Les artistes ne sont pas habitués de travailler avec les grandes institutions. Chacun de nos départements a son propre emploi du temps. Sécurité, transport, déplacement sur le site, gestion de foule... Pendant la planification du travail, nous nous sommes rendu compte que nous avons oublié de planifier les barrières de sécurité», confesse-t-il candidement.

«J'ai appris beaucoup avec Alexandre Lemay, le directeur du Morgan Bridge. Ça a été une belle partie de plaisir. Certaines personnes qui avaient peint le matin sur la fresque étaient déçues de réaliser que leur création avait déjà disparu en après-midi», confie

humblement Bernard Lamarche. Après tout, le graffiti n'est-il pas un art éphémère?

Une murale participative, avec des réalisations graffiti, peut choquer certaines sensibilités. La fresque se retrouve tout de même sur les terrains du Musée, en face des Plaines d'Abraham. «Un passant était choqué. Alexandre Lemay l'a rencontré et lui a expliqué le projet et le concept. Le passant est reparti content», affirme avec fierté le gestionnaire.

Selon Alexandre Lemay, cette expérience lui a permis de faire appel à ses amis graffiteurs pour qu'ils viennent lui donner un coup de main. Un contrat dont la liberté de création compensait l'humble budget du projet.

«Ce fut une expérience fantastique. Cela aura permis au Morgan Bridge de mieux se faire accepter par le public et de l'aider à

trouver d'autres contrats», nous résume Bernard Lamarche. Cette expérience lui aura permis de reprendre contact avec ses racines de la contre-culture.

Pour la directrice Line Ouellet, il était approprié de travailler ce mur extérieur avec des artistes du *street art*, une façon de soutenir par la même occasion des artistes de Québec. Le défi résidait dans une installation extérieure avec la participation du public, un concept qui a fait sortir le musée de sa zone de confort.

La fresque devrait disparaître à l'automne. Selon son état de conservation, elle pourrait demeurer en place jusqu'au prochain projet, au printemps prochain. Car un autre projet reflourira au printemps 2013. Différent, mais pour l'instant, Bernard Lamarche n'en savait pas plus. Ou s'il en savait plus, il a préféré ne rien laisser couler!



Achetez un t-shirt ou un sweat-shirt du



et soutenez notre intervention auprès des jeunes.



*pour votre soutien*



**T-SHIRT 9,95\$**

+ 3.55\$ TAXES ET TRANSPORT

*Affichez vos  
couleurs!*

**SWEAT-SHIRT 29,95\$**

+ 8.95\$ TAXES ET TRANSPORT

GRANDEURS: S, M, L, XL COULEURS T-SHIRT: ROUGE, VERT FLUO, NOIR, BLEU, ROSE, BLANC.  
SWEAT-SHIRT: GRIS, ROSE, ROUGE, NOIR.

## LE JOURNAL DE LA RUE RÉCIPIENDAIRE DU PRIX DROITS ET LIBERTÉS 2012

Le Journal de la Rue a remporté le Prix Droits et Libertés – Édition 2012, remis par la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse le 6 décembre dernier. Ce prix souligne les 20 ans d'engagement de l'organisme envers les droits des jeunes et l'excellence de son travail de défense et de promotion des droits de la personne. En remettant ce prix, la Commission souhaite encourager le Journal de la Rue à poursuivre sa mission, inspirer d'autres organismes dans leur engagement et la société toute entière à soutenir les personnes les plus vulnérables.



Photo : Jean-Charles Hubert.

De gauche à droite : Gaétan Cousineau remet le Prix Droits et Libertés 2012 à Raymond Viger et Danielle Simard en présence du ministre Bertrand St-Arnaud.